

AUTRE ET AUTRUI UN FACE À FACE TOUT EN RELIEF

Durant sa carrière littéraire, Ivan Tourguéniev écrivit une soixantaine de récits et de nouvelles qui, avec les sept romans qu'il fit paraître entre 1855 et 1877, firent et continuent à faire sa réputation d'écrivain. Il est difficile de croire que, lorsque Tourguéniev décida de se lancer sérieusement dans l'écriture, il ne songeait pas du tout à s'illustrer dans ce genre littéraire car c'est à la poésie qu'il envisagea d'abord de consacrer sa muse, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Ce fut un choix logique et dans l'air du temps car, lorsque le jeune Tourguéniev commença à exercer sa plume au milieu des années 1830, la société russe tout entière se piquait de la poésie, lisait Marlinski, Joukovski, Koltsov et Pouchkine, et suivait avec attention les nouveautés littéraires – principalement poétiques – russes et européennes. Bien sûr, cette même période – les années 1830 russes – est également marquée par l'avènement progressif de la prose et voit paraître les récits tels que les *Veillées à la ferme près de Dikanka* (1831-1832) et

le recueil *Mirgorod* (1835) de Gogol dont le style très en rupture avec les traditions littéraires romantiques du début du siècle fut une grande source d'inspiration pour beaucoup de ses successeurs et marqua le début de la littérature réaliste en Russie. Mais tous ces changements n'étaient encore qu'en train de se profiler lorsque Ivan Tourguéniev suivit la mode ambiante et composa ses premiers vers. Dans *La Littérature russe*, Marcelle Ehrhard fait remarquer au sujet de la pratique de la poésie dans la société russe du début du XIX^e siècle que « [...] en Russie, tout « honnête homme » est poète. Dans les Universités, les lycées, les écoles militaires, les élèves semblent avant tout occupés à écrire des vers [...] »⁵²⁷. La première démarche d'écriture de Tourguéniev s'inscrivait dans cette tradition de la pratique régulière de la poésie. Cela explique également le fait que, durant toutes les années 1830 et jusque dans la première moitié des 1840, Tourguéniev écrivait principalement des poèmes – et se considérait forcément comme poète – si bien que, lorsqu'il rencontra Pauline Viardot à la fin de 1843, on le présenta à la chanteuse comme un « [...] молодой помещик, славный охотник, очень интересный собеседник и плохой поэт »⁵²⁸. Un « piètre poète » - les termes étaient peut-être un peu abusifs, le qualificatif « jeune » aurait été sans doute plus approprié dans son cas. Toujours est-il que, arrivé en 1843, Ivan Tourguéniev était visiblement considéré, tout comme il se considérait lui-même, comme un poète.

« André Kolossov » : première « crêpe ratée » ou première hirondelle ?

Ce n'est qu'en 1844 que vit le jour le premier manuscrit en prose de Tourguéniev : « André Kolossov » fut publié dans le onzième numéro des *Annales de la Patrie* de cette année.

Ce premier récit tourguénievien est fortement empreint des idées de Béliński et de l'école « naturelle » auxquelles Tourguéniev adhérait à l'époque : à travers l'histoire d'un triangle amoureux somme toute classique entre Kolossov, Nikolaï et Varia, l'écrivain lance un regard critique sur l'idéalisme propre à sa génération. C'est sous cet angle que les experts de l'œuvre tourguénievienne envisagent la place de « André Kolossov » dans l'ensemble des écrits de l'écrivain : « Повестью «Андрей Колосов» Тургенев не только сводил счеты с собственным юношеским романтизмом и восторженной мечтательностью; он включался и в общую борьбу с обветшалыми, но еще живучими романтическими традициями »⁵²⁹,

⁵²⁷ Marcelle Ehrhard, *La littérature russe*, Presses universitaires de France, Paris, 1979, p. 25.

⁵²⁸ Cité d'après И.М. Гревс, *История одной любви, И.С. Тургенев и Полина Виардо*, *op. cit.*, c. 27 : [...] *jeune propriétaire foncier, brave chasseur, interlocuteur très intéressant et piètre poète.*

⁵²⁹ А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии: И.С. Тургенев. Андрей Колосов »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, c. 556 : *Avec la nouvelle « Andrei*

soutiennent à ce sujet, par exemple, Alexeï Doubovïkov et Elena Dounaïeva, les commentateurs des récits de jeunesse de Tourguéniev en 1980. Dans « André Kolossov », la grandiloquence du personnage principal, Nikolaï, s'oppose, de façon désavantageuse pour lui, au réalisme cynique de Kolossov. Vissarion Bélinski approuva les débuts prosaïques du jeune poète, malgré les imperfections qu'il y avait relevées, et il en fit état à deux reprises : d'abord en 1844, l'année de publication de « André Kolossov », ensuite quelques années plus tard, en 1847, dans sa revue littéraire de l'année écoulée où il loua le fond du récit („Андрей Колосов“ г. Т. Л. — рассказ чрезвычайно замечательный по прекрасной мысли: автор обнаружил в нем много ума и таланта »⁵³⁰, écrivit-il à ce sujet notamment) tout en regrettant l'imperfection dans l'exécution de l'œuvre par son auteur : « [...] в целом это произведение до того странно, не досказано, неуклюже, что очень немногие заметили, что в нем было хорошего »⁵³¹. C'est ainsi que démarra la carrière de conteur de Tourguéniev, sans que celui-ci ne soupçonne qu'il persévérerait dans cette voie, tant l'écrivain accordait peu de crédit à ce premier récit. Lorsque, plusieurs années plus tard, en 1874, Iakov Polonski eut l'idée de mentionner « André Kolossov » dans une des œuvres qu'il était en train de rédiger *Une ville bon marché* (*Дешёвый город*), Tourguéniev, à qui Polonski avait demandé son autorisation, mit en garde son ami :

Мне очень лестно, что ты хочешь упомянуть об одном из моих первых произведений; но вот что я должен тебе заметить. „Андрей Колосов“ явился в „Отечественных записках“ в 1844-м году — и прошел, разумеется, совершенно бесследно. Молодой человек, который в то время обратил бы внимание на эту повесть, был бы в своем роде феномен. Таких вещей молодые люди не читают: они не могут (да и, говоря по справедливости, не заслуживают этого) обратить на себя их внимания. — А впрочем — как знаешь.⁵³²

« André Kolossov », ce récit de jeunesse un peu maladroit, pourrait en effet être considéré, selon un vieux proverbe russe, comme une première crêpe un peu ratée – « Первый блин комом ». Il n'en reste pas moins qu'il annonce la venue d'une grande série de récits et de

Kolossov », Tourgueniev réglait ses comptes non seulement avec son propre romantisme de jeunesse et ses rêveries fébriles ; il s'engageait aussi dans la lutte générale contre les traditions romantiques surannées mais encore tenaces.

⁵³⁰ *Ibid.*, c. 555 : « *Andrei Kolossov* » [...] est un récit absolument remarquable du point de vue de son idée principale : l'auteur y fait preuve de beaucoup d'esprit et de talent.

⁵³¹ *Ibid.* : [...] vue dans son ensemble, cette œuvre est tellement étrange, inachevée et maladroite que très peu de personnes ont remarqué ce qu'elle avait de bon.

⁵³² Lettre à I. Polonski, 14 (26) octobre 1874, Paris : *Je suis flatté que tu veuilles mentionner une de mes premières œuvres ; mais voilà ce que je dois te signaler. « Andrei Kolossov » fut publié avec les « Annales de la patrie » et y passa, évidemment, totalement inaperçu. Il aurait fallu être une espèce de jeune individu tout à fait original pour prêter de l'attention à cette nouvelle à l'époque. Les jeunes ne lisent pas ce genre de choses : elles ne peuvent pas (et, en toute bonne justice, n'en valent pas la peine) attirer leur attention. Pour le reste, fais à ta meilleure convenance.*

nouvelles : Ivan Tourguéniev en écrivit plus de soixante en près de quarante ans de carrière (entre 1844 et 1883) dont une bonne vingtaine – près d’un tiers – dans les années 1840. Ci-dessous, nous avons tenté de reconstituer, sur la base des informations aujourd’hui disponibles concernant la chronologie de la création des différentes œuvres prosaïques de Tourguéniev se rapportant à la période 1843-1850, l’ordre, fût-il approximatif, dans lequel Tourguéniev écrivit ces récits durant ce laps de temps. En établissant cette chronologie, nous nous sommes attachée à tenir compte de la date de la création de ces récits et non pas de celle de leur publication :

Titre	Date(s) de l’écriture
« André Kolossov »	avant le 30 octobre 1844
« Les trois portraits »	fin 1845
« Un bretteur »	été-automne 1846
« Le Putois et Kalinytch »	fin 1846
« Le Juif »	fin 1846
« Piotr Petrovitch Karataïev »	fin 1846
« Pétouchkov »	décembre 1846
« Iermolaï et la meunière »	début 1847
« Mon voisin Radilov »	février-mars 1847
« L’Odnodvoretz Ovsianikov »	mars-avril 1847
« Lgov »	mars-avril 1847
« Le Régisseur »	printemps-été 1847
« Le loup-garou »	août-septembre 1847
« Le Bureau »	juin-septembre 1847
« Deux gentilshommes campagnards »	été-automne 1847
« L’Eau de framboise »	septembre-octobre 1847
« Le médecin de campagne »	novembre 1847
« Tatiana Borissova et son neveu »	fin 1847
« La Mort »	novembre-décembre 1847
« Lébédiane »	fin 1847-début 1848

« Tchertopkhanov et Nédopiouskine »	printemps 1848
« Le Hamlet du district de Chtchigry »	printemps-été 1848
« La Forêt et la steppe »	novembre-décembre 1848
« Le Journal d'un homme de trop »	janvier 1850
« Les Chanteurs »	août-septembre 1850
« Le Rendez-vous »	octobre 1850

À ces écrits qui virent le jour durant la période qui nous intéresse dans ce chapitre, nous ajoutons également cinq autres récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* qui, soit furent écrits juste après cette période et s'y rattachent logiquement (c'est le cas de « Le Pré Béjine » (écrit au début de 1851) et de « Cassien de la belle Métcha » (début 1851)), soit rédigés ultérieurement mais imaginés par l'écrivain à la fin des années 1840⁵³³, comme « Relique vivante » (décembre 1873 – janvier 1874) et « On vient ! » (printemps 1874). Enfin, nous rangeons dans cette même période le récit « La Fin de Tchertopkhanov » qui fut entièrement pensé et rédigé beaucoup plus tard, entre mai et septembre 1871 mais, dans la mesure où il s'agit de la suite directe d'un des récits du cycle (« Tchertopkhanov et Nédopiouskine ») écrit dans les années 1840, il nous a semblé logique de l'examiner ici également.

Ainsi, on peut dire que, durant la période 1843 – 1850, Ivan Tourguéniev projeta plus de trente récits différents dont la majorité fut publiée. À l'examen de cette chronologie, on constate également que, après s'être essayé à l'écriture de récits en prose entre 1844 et 1846 (avec « André Kolossov », « Les trois portraits », etc.), il se concentra, dès 1847 et durant les trois années qui suivirent, sur l'écriture des *Mémoires d'un chasseur*, avant de revenir en janvier 1850 à la rédaction de nouvelles extérieures à ce cycle avec « Le Journal d'un homme de trop ». Les *Mémoires d'un chasseur* se présentent ainsi comme l'œuvre centrale de cette période dont les autres récits rédigés entre 1843 et 1850 forment des écrits périphériques.

Avant de poursuivre notre réflexion sur la vision de l'altérité culturelle telle qu'elle apparaît dans les nouvelles de Tourguéniev, il s'agit d'élucider les liens qui unissent ces différentes œuvres et de comprendre le fonctionnement de ce vaste ensemble de nouvelles qui peut donner l'impression d'une certaine incohérence – *Les Mémoires d'un chasseur* d'un côté,

⁵³³ С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, Л.М.Долотова, «Комментарии: И.С. Тургенев. Живые мощи»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 512.

les autres nouvelles et récits de jeunesse de Tourguéniev de l'autre – pour finalement se rendre compte de son unicité initiale. Les quelques pages qui suivent seront consacrées à cette tâche.

Cinq premières nouvelles de Tourguéniev : diversité d'inspirations et unité des objectifs

Ainsi que la chronologie que nous avons établie ci-dessus permet de le voir, avant de se consacrer presque entièrement à l'élaboration et à la rédaction du recueil *Mémoires d'un chasseur*, à partir de janvier 1847, Ivan Tourguéniev eut le temps d'écrire cinq récits: « André Kolossov », « Les trois portraits », « Un bretteur », « Le Juif » et « Pétouchkov ». Ces cinq écrits, d'inspirations différentes, démontrent la façon dont évoluait l'approche de l'écrivain quant à la direction à donner à ses œuvres en tenant compte des préceptes prônés par l'école «naturelle».

La première nouvelle de Tourguéniev, « André Kolossov », comme nous l'avons vu plus haut, témoigne de la conversion de l'écrivain aux idées de Bélinski : le refus de l'idéalisme romantique et la mise en avant de la suprématie de l'approche réaliste de la vie qu'elle véhicule.

« Les trois portraits », où Tourguéniev s'inspira de la chronique familiale, fut publié en 1846, quand l'école «naturelle» était en plein essor, sur les pages du *Recueil pétersbourgeois*⁵³⁴, l'organe d'expression privilégié des écrivains de cette école. Le fait même de la parution de cette nouvelle dans le recueil en question témoignait à la fois de l'adhésion de l'écrivain aux idées prônées par l'école « naturelle » et de la conformité de cet écrit aux canons de celle-ci.

« Un bretteur », publié en janvier 1847 dans *Les Annales de la Patrie*, est une autre œuvre écrite dans l'esprit anti-romantique, tout comme « André Kolossov » quelques années plus tôt : dans cette nouvelle, l'auteur choisit d'opposer à nouveau deux types d'homme dont le premier, le bretteur, est présenté comme une espèce de brute mal élevée et qui a tout pour susciter l'antipathie du lecteur tandis que le second, Kister, pur idéaliste, s'en attire les faveurs naturelles. À première vue, la répartition des forces semble inversée dans « Un bretteur » par rapport à « André Kolossov », vu la personnalité avenante de Kister : il n'en est rien cependant puisque dans « Un bretteur », l'idéaliste Kister finit par payer son mépris de la réalité et par mourir, abattu par son rival.

Quant au récit « Le Juif », les critiques saluèrent sa simplicité de sujet et d'exposition dès sa publication ; Bélinski ne manqua pas de mentionner cet écrit dans sa revue des œuvres

⁵³⁴ Françoise Flamant, « Notice sur "Les Trois portraits" dans Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 1091.

parues en 1847 (« Regard sur la littérature russe de 1847 »), dans laquelle il ne mentionnait que les écrits représentant un certain intérêt littéraire. Ce récit de Tourguéniev s'inscrit lui aussi dans la tradition réaliste dite gogolienne, notamment par l'attachement de l'auteur à y reproduire le jargon caractéristique de ses différents personnages – le Juif polonais, le général allemand, etc. L'école « naturelle » laissa également une autre empreinte significative, sur le plan des convictions exprimées dans la nouvelle. Comme le signale Françoise Flamant, dans ses notes au récit : « La nouvelle *Le Juif* illustre bien la tendance humanitaire de l'école « naturelle ». Tourguéniev y condamne les exécutions sommaires, peut-être même la peine capitale [...], l'entêtement stupide de certains militaires »⁵³⁵.

Enfin, la nouvelle « Pétouchkov », conçue à la fin de 1846 et terminée par Tourguéniev au tout début de 1847, fut rédigée dans un style résolument gogolien : empreint du réalisme satirique, à l'instar des récits de Gogol des années 1830 et du début des années 1840, « Pétouchkov » devait illustrer la puissance et l'actualité de la manière de Gogol⁵³⁶, au moment même où l'initiateur du mouvement réaliste dans la littérature russe était en train de traverser une crise existentielle et de se détourner de ses propres principes de création qui avait pourtant inspiré toute une nouvelle génération d'hommes de lettres, Béliński en tête.

Les cinq nouvelles en question, si elles parurent à des moments différents (la plus ancienne, « Andreï Kolossov », en automne 1844, et la dernière, « Pétouchkov », en septembre 1848), furent écrites dans un laps de temps plus « serré » (« Kolossov » en 1844 ; « Les trois portraits », à la fin 1845 ; « Un bretteur » en automne 1846 ; « Le Juif », à la fin 1846 et « Pétouchkov », au plus tard en janvier 1847⁵³⁷), dans le même mouvement de construction de sa méthode de création. Dans cette liste d'œuvres fondatrices du style prosaïque d'Ivan Tourguéniev à la fin des années 1840, un écrit manque à l'appel – et pas des moindres : « Le Putois et Kalinytch ». Celui-ci fut rédigé vers la fin de 1846, après « Un bretteur » et avant « Le Juif ». Il s'agit d'un détail chronologique qui révèle toute la spécificité de la place de ce récit dans l'œuvre tourguénievienne, une place dont on ne peut minimiser l'importance.

« Le Putois et Kalinytch », une place spéciale parmi les nouvelles de jeunesse

On sait que cette première des nouvelles du cycle *Mémoires d'un chasseur* participa pour beaucoup à la reconnaissance du talent littéraire de Tourguéniev aux yeux de ses

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 1103.

⁵³⁶ *Ibid.*, p. 1106.

⁵³⁷ А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 554-585.

contemporains. En effet, on pourrait écrire des pages sur la grande qualité des différentes œuvres de jeunesse de l'écrivain et la bonne réputation que ces œuvres lui apportèrent, mais force est de constater que ce n'est qu'avec la parution de « Le Putois et Kalinytch » que Tourguéniev fut enfin reconnu par ses pairs et par le public comme un écrivain de talent. Lorsqu'on sait que « Le Putois et Kalinytch » fut créé par Tourguéniev dans un contexte de recherche de sa propre identité littéraire et sur fond des grands changements que l'avènement de l'école « naturelle » apportait dans la jeune littérature russe dans les années 1840, on comprend mieux la nature et la facture du récit ; l'auteur l'avait voulu expérimental et en conformité avec les enseignements de Béliński : l'inspiration venant de la vraie vie (on sait que les figures du Putois et de Kalinytch sont inspirées des personnes réelles), une exposition du récit simple et réaliste, la mise en avant des représentants d'une couche sociale défavorisée (les figures des deux paysans), une morale sous-jacente du récit appelée à former, dans l'esprit des lecteurs, une meilleure compréhension de la réalité et une portée sociale claire.

« Le Putois et Kalinytch » fut publié dans les pages du tout premier *Contemporain*, repris dès le début de 1847 par Nekrassov et Panaïev. Le succès fut immédiat comme on le sait : dès la publication du récit en janvier 1847, Tourguéniev, en voyage en Europe au moment de la parution de « Le Putois et Kalinytch », reçut de nombreux témoignages du triomphe de son écrit : en février 1847, le rédacteur Panaïev lui rapportait que ses récits (le deuxième du cycle, « Piotr Petrovitch Karataïev », publié dans le deuxième numéro de *Contemporain*) remportaient un franc succès auprès du public et des critiques littéraires : « Ваши оба рассказа очень нравятся, да и не могут не нравиться, потому что они истинно хороши »⁵³⁸. Et Béliński de confirmer dans sa lettre à Tourguéniev, à peu près au même moment : « Судя по „Хорю“, Вы далеко пойдете. Это Ваш настоящий род [...]. „Хорь“ Вас высоко поднял — говорю это не как мое мнение, а как общий приговор »⁵³⁹. « Вы и сами не знаете, что такое „Хорь и Калиныч“ », lance-t-il dans la même lettre à l'auteur⁵⁴⁰, stupéfait d'un tel succès.

Le peu de foi de Tourguéniev dans sa nouvelle s'explique par la place chronologique de « Le Putois et Kalinytch » dans l'ensemble des récits rédigés par l'écrivain à la même période: écrite à des fins purement expérimentales et dans la foulée d'autres œuvres, très hétérogènes quant à leur facture, cette nouvelle ne se distinguait, aux yeux de son auteur, ni par son style ni

⁵³⁸ Cité d'après С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, Л.Н.Смирнова, « Комментарии »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 449 : Vos deux récits plaisent beaucoup, ce qui du reste est bien normal car ils sont vraiment bons.

⁵³⁹ *Ibid.* : À en juger par « Le Putois », vous irez loin. C'est votre genre véritable [...]. « Le putois » vous a emmené très haut, et ce n'est pas mon opinion que je vous livre, mais un verdict général.

⁵⁴⁰ Vous-même ne savez pas ce que représente « Le Putois et Kalinitch ».

par son contenu. Tourguéniev conçut « Le Putois et Kalinytch » comme une sorte d'essai, un écrit sans grande importance qu'il ne fit publier que pour rendre service aux nouveaux rédacteurs en chef du *Contemporain* qui manquaient de matière pour leur premier numéro. Tourguéniev laissa son récit entre leurs mains avant de partir pour l'Europe ; celui-ci fut donc publié en janvier 1847, dans le chapitre « Mélanges » de *Contemporain*. C'est ainsi que les *Mémoires d'un chasseur* furent lancés, avec beaucoup de succès et contre toute attente de la part de leur jeune auteur. L'écrivain lui-même avoua, plus tard, que la publication de « Le Putois et Kalinytch » avait changé sa vie puisque, au moment où ce récit parut, il s'était apparemment décidé à abandonner l'écriture, convaincu de la médiocrité, selon lui flagrante, de ses précédents écrits :

В течение двух последовавших лет он продолжал писать стихи и даже поэмы, не встречавшие и не заслуживавшие одобрения, и уезжая в конце 1846 года за границу, решился было совсем прекратить или изменить свою деятельность; но успех коротенького отрывка в прозе, озаглавленного «Хорь и Калиныч» и оставленного им в редакции только что возобновленного журнала «Современник», возвратил его к литературным занятиям. С тех пор они не прекращались [...]⁵⁴¹,

écrivit-il notamment en septembre 1875, dans une note autobiographique rédigée à la demande de Stasioulevitch, son éditeur de l'époque. La réussite de « Le Putois et Kalinytch » et les encouragements de Bélinski poussèrent Tourguéniev à poursuivre son œuvre. La critique littéraire considère à juste titre ce moment précis comme le début de la célébrité d'Ivan Tourguéniev.

L'après *Mémoires d'un chasseur* : « Le Journal d'un homme de trop »

Face au succès de « Le Putois et Kalinytch », Tourguéniev décida de poursuivre son œuvre et de créer toute une série de récits du même genre. Du début 1847 jusqu'en 1850, il se consacra presque entièrement à ce projet : seize autres récits virent le jour durant cette période (cf. le tableau ci-dessus) avant que, à la fin de 1849, il ne décide de changer son fusil d'épaule et d'écrire une nouvelle qui n'ait rien à voir avec les visées et les objectifs des *Mémoires*. « Le

⁵⁴¹ И.С. Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том одиннадцатый, *op.cit.*, с. 203 : *Au cours des deux années qui suivirent, il continua à écrire des vers et même des poèmes qui furent mal accueillis et ne méritaient d'ailleurs guère mieux. Quand il partait à l'étranger à la fin de l'année 1846, il était décidé à modifier ou cesser complètement son activité ; mais le succès de ce petit essai en prose intitulé « Le putois et Kalinitch » qu'il avait laissé à la rédaction de la nouvelle mouture du magazine « Sovremmenik » le ramena à ses occupations littéraires. Celles-ci ne devaient plus cesser depuis lors [...].*

Journal d'un homme de trop », projeté vraisemblablement dès la fin de l'année 1848⁵⁴², fut rédigé à la fin de 1849 et totalement achevé début janvier 1850, quelques mois avant le retour de Tourguéniev en Russie.

Cette nouvelle, écrite sous la forme d'un journal, composé par un homme, encore jeune sur son lit de mort, se remémore sa vie et son amour passés en s'interrogeant sur la place qui fut la sienne, suscita bien des polémiques dans les cercles littéraires de l'époque. Certains la trouvaient faible et « petite », comme Droujinine, dans un de ses articles critiques de l'époque « Lettres d'un souscripteur d'une autre ville à la rédaction du « Contemporain » à propos de la presse périodique russe », ou encore insensée et vaine, comme Brandt, le critique de l'*Abeille du Nord*, la revue réactionnaire de Boulgarine. Il faut dire que Droujinine, jadis partisan de l'école « naturelle », était, au début des années 1850, en train de se détourner du mouvement qu'il avait pourtant suivi durant plusieurs années, alors que Brandt et la revue *Abeille du Nord* en avaient toujours été les adversaires acharnés. D'autres critiques et hommes de lettres, appréciaient au contraire la nouvelle. Ce fut notamment le cas d'Ostrovski et de Pissemski⁵⁴³.

Dans « Le Journal d'un homme de trop », Tourguéniev représente, sous les traits de Tchoukaturine, un type psychologique particulier, celui d'un homme « de trop » : une personne désespérée, ne trouvant pas sa place au sein de la société ni même dans le cercle de ses proches, consciente de ses faiblesses mais ne trouvant pas l'énergie nécessaire pour changer la donne. Il s'agit d'une figure nouvelle pour la littérature russe, et on peut dire qu'à travers elle Tourguéniev pressentit, en quelque sorte, l'avènement de ce nouveau type de personnes, peu nombreuses encore en 1850, à l'époque de l'écriture de la nouvelle, mais dont le nombre allait croissant à un tel point que Dobrolioubov finirait même par s'identifier à Tchoukaturine⁵⁴⁴ dans son journal intime quelques années plus tard, en 1857.

Les *Mémoires d'un chasseur* vs les autres nouvelles de jeunesse de Tourguéniev

Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le souligner plus haut, lorsqu'on examine l'ordre chronologique dans lequel Tourguéniev conçut et écrivit les nouvelles de la période qui nous intéresse ici, il apparaît clairement que les récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* se trouvent comme enchâssés dans d'autres nouvelles. Il est évident que, s'agissant des années 1843 – 1850, les *Mémoires* constituent sans aucun doute le noyau de l'œuvre de Tourguéniev,

⁵⁴² А.Н. Дубовиков, Е.Н. Дунаева, « Комментарии : Дневник лишнего человека »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 587.

⁵⁴³ Françoise Flamant, *op. cit.*, p. 1163.

⁵⁴⁴ Françoise Flamant, *op. cit.*, p. 1164.

tandis que ses autres nouvelles, périphériques du point de vue de leur poids numérique, se présentent comme un complément à cette création centrale. Un complément important car ces nouvelles représentent autant de pistes de développement futur du talent et de la méthode de travail de Tourguéniev ainsi qu'une clé complémentaire donnant accès à une meilleure compréhension de l'évolution de la pensée de l'écrivain.

Les deux séries de récits sont très différentes. Les *Mémoires d'un chasseur* est un ensemble de récits à forte tendance autobiographique. Plusieurs éléments assurent l'unité du cycle : premièrement, l'existence d'un fil conducteur, à savoir le récit par un chasseur, à la fois personnage et narrateur, de ses pérégrinations à travers sa région natale ; deuxièmement, une technique de narration commune : tous les récits sont menés à la première personne du singulier et selon un schéma typique (présentation du lieu où le chasseur se trouve au moment des faits racontés, récit d'une rencontre fortuite, description de la (ou des) personne(s) rencontrée(s), etc.). Les récits rédigés en dehors des *Mémoires d'un chasseur* s'en distinguent de plusieurs points de vue : se présentant d'avantage comme des fictions, racontés tantôt à la première personne (« Le Journal d'un homme de trop », « André Kolossov », « Les trois portraits ») tantôt à la troisième (« Un bretteur », « Le Juif », « Pétouchkov »), ils remplissent une fonction différente de celle des *Mémoires* qui, ainsi que nous le verrons un peu plus loin, se présentaient, dans l'esprit de leur auteur comme l'accomplissement d'un singulier programme à cette date, celui d'illustrer la face cachée du servage et de parler de la vie russe dans sa diversité sociale.

Les deux séries de récits, si différentes par leurs objectifs et leurs factures, forment néanmoins un tout qu'il est intéressant d'envisager comme tel. Dans ce qui suit, c'est en tenant compte de cette particularité que nous tenterons d'aborder la question de la représentation de l'altérité dans les œuvres de Tourguéniev des années 1840.

L'ensemble des nouvelles (1843-1850) : à la recherche de l'Autre

Les nouvelles rédigées par Tourguéniev entre 1843 et 1850 ont fait évidemment couler beaucoup d'encre en l'espace de cent soixante ans. Dans cette période particulièrement prolifique pour l'écrivain, la critique s'intéressa surtout aux *Mémoires d'un chasseur*, une œuvre qui fut lue, relue et analysée sous toutes les coutures : on s'intéressa à leur genèse⁵⁴⁵, au

⁵⁴⁵ В.А. Лукина, *Творческая история "Записок охотника" И.С. Тургенева*, Санкт-Петербург, 2006.

À défaut de pouvoir fournir, pour des raisons évidentes de volumes, la bibliographie plus complète concernant le point évoqué, nous nous bornons à mentionner dans cette note ainsi que dans les trois suivantes quelques ouvrages de référence qui nous ont paru pertinents.

rôle qu'ils jouèrent dans le développement de la prose russe du XIX^e siècle⁵⁴⁶ mais aussi aux processus sociopolitiques en développement à cette époque⁵⁴⁷ ; on examina les particularités stylistiques et structurelles des *Mémoires*⁵⁴⁸, leur réception par le public russe et étranger, du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui⁵⁴⁹, etc. Les autres récits et nouvelles dits « de jeunesse » de l'écrivain, c'est-à-dire écrits par Tourguéniev au début de sa carrière littéraire eurent droit, eux aussi, à leur lot d'intérêt de la part des chercheurs en lettres : considérés comme un laboratoire expérimental qui avait vu se former la méthode créatrice de l'écrivain dans les années 1840, ces récits firent l'objet de nombreuses recherches, en particulier dans le cadre de la publication des œuvres complètes de l'écrivain, que ce soit en russe (А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева⁵⁵⁰) ou en français (Françoise Flamant⁵⁵¹).

Dans la perspective de notre étude de l'évolution de la figure de l'Autre au fil des œuvres de Tourguéniev, nous nous focaliserons sur deux points plus inédits. Nous commencerons par examiner la figure de l'étranger et son rôle dans lesdites nouvelles avant de passer à un autre aspect de la question, celui de la représentation des Russes en tant que figures de l'Autre dans les *Mémoires d'un chasseur* et dans d'autres récits de Tourguéniev des années 1840. À notre connaissance, ces deux points n'ont encore jamais fait l'objet d'une étude systématique et leur éventuelle interconnexion n'a pas encore été envisagée.

L'« élément étranger » a toujours été présent dans les œuvres d'Ivan Tourguéniev, que ce soit sous forme des multiples inspirations des auteurs européens (Byron, Shakespeare, etc.) et de l'évocation fréquente des réalités européennes antiques et modernes dans ses premiers

⁵⁴⁶ Л.С. Шаталова, «Записки охотника» И.С. Тургенева в историко-литературном контексте 1820-1880 годов : (Изображение народной жизни), Москва, 1989.

⁵⁴⁷ Henri Granjard, « La question paysanne pendant les années « quarante », Les « Carnets d'un chasseur » dans Henri Granjard, *Ivan Tourguéniev et les courants politiques de son temps*, op. cit., p. 147-199.

⁵⁴⁸ Москалева А.Г., *Семантико-стилистические функции согласованных атрибутивных слов в «Записках охотника» И.С.Тургенева*, Ярославль, 1968 et Кулакова А.А., *Мифопоэтика "Записок охотника" И. С. Тургенева: Пространство и имя*, Москва, 2003.

⁵⁴⁹ Énumérer ici tous les ouvrages qui, d'une façon ou d'une autre, traitent des *Mémoires d'un chasseur* que ce soit concernant l'un des aspects cités ci-dessus ou bien un autre, se présente comme une tâche difficile et insensé. Nous renvoyons tout lecteur désireux de se rendre compte de l'étendu et du nombre de recherches menés au sujet des *Mémoires d'un chasseur*, aux ouvrages suivants : pour les ouvrages publiés en langue russe, la très complète *Библиография литературы об И.С.Тургеневе, 1918-1967*, ответственные редакторы Л.Н. Назарова и А.Д. Алексеев, Ленинград, Наука, АН СССР, Ин-т русской литературы (Пушкинский Дом), 1970 ainsi que les éditions ultérieures qui tiennent compte des publications datant d'après 1967 (<http://nasledie.turgenev.ru/stat/bibbib/Menu/main.html>, consulté le 2 mars 2014, à 11h41) ; pour ce qui est des ouvrages publiés en français, la source la plus riche en information sont les *Cahiers Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran* édités par l'Association des Amis d'Ivan Tourguéniev, Pauline Viardot et Maria Malibran depuis 1977.

⁵⁵⁰ А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, op.cit., с. 554-649.

⁵⁵¹ Ivan Tourguéniev, *Romans et nouvelles complets*, Textes traduits par Françoise Flamant, Henri Mangault et Edith Scherrer, op.cit.

exercices poétiques ou encore, plus tard, lorsque Tourguéniev effectua son premier long séjour en Europe et put enfin se faire une idée plus précise et plus réaliste de ce que l'étranger était, l'altérité put enfin faire sa véritable entrée dans l'imaginaire du jeune écrivain qui se mit à l'utiliser dans ses œuvres comme une sorte de procédé de mise en relief de la spécificité de quelque phénomène typique de la russité. À partir de ce moment, la figure de l'Autre devient récurrente dans les écrits de Tourguéniev, et notamment dans ses pièces, ainsi que nous venons de le constater : les Français, les Allemands, etc. peuplent abondamment ses drames, toujours relégués aux rôles de second voire de troisième plan, invariablement représentés de façon stéréotypée et quelque peu négative, toujours mettant en avant la russité d'autres personnages de la pièce.

Qu'en est-il des nouvelles que Tourguéniev rédigea entre 1843 et 1850, parallèlement aux pièces en question ? La représentation de l'Autre, prend-elle les mêmes contours dans les œuvres prosaïques de l'écrivain comparé à ses écrits dramatiques ? Porte-t-elle le même caractère stéréotypé et remplit-elle le même rôle de mise en relief de l'élément russe dans ses œuvres ? La réponse à toutes ces questions est « oui » car ces mêmes tendances et caractéristiques sont observées dans les nouvelles d'Ivan Tourguéniev de cette période, avec quelques particularités cependant que nous ne manquerons pas de mettre en avant au fil de notre analyse.

Commençons par dire que, en travaillant sur ses nouvelles, Tourguéniev jugea indispensable, tout comme il le faisait dans ses pièces (toutes écrites à la même période) d'introduire dans la trame des récits des personnages d'origine étrangère. Par ailleurs, cette présence « étrangère » se répartit de manière plus ou moins égale dans les nouvelles appartenant à des cycles différents : on en trouve autant parmi les personnages des *Mémoires d'un chasseur* que dans les autres nouvelles de la même période.

En revanche, en ce qui concerne les nationalités des étrangers des récits tourguéniens, l'écrivain ne les distribue pas de façon aussi généreuse et égale que dans ses pièces. En effet, on y trouve, par exemple – toutes nouvelles confondues – seulement quelques Français contre une majorité écrasante d'Allemands. En ce qui concerne les autres nationalités dont nous avons pu constater la présence dans les pièces de Tourguéniev, elles sont à peine représentées dans les nouvelles. On voit ainsi apparaître, par exemple, un personnage grec, un certain Pandopipopoulo, superficiel et médisant, l'espace de quelques phrases, dans « Le Journal d'un homme de trop » – une présence anecdotique, une petite touche d'exotisme dans un univers purement russe.

Une poignée de Français

En ce qui concerne les Français, comme nous venons de le dire, ils figurent en très mince proportion dans les nouvelles de 1843-1850. Souvent, ils ne sont que brièvement mentionnés dans le récit. C'est le cas, par exemple, dans « Le Bureau » où le lecteur apprend l'existence d'une Madame Eugénie, la gouvernante, tout simplement parce que son nom figure dans le papier que le serf présent dans les bureaux du village d'Ananievo montre au narrateur pour lui faire démonstration de ses talents de copiste. Une autre brève mention d'une figure d'origine française est faite dans la nouvelle « Lgov » : lorsque le narrateur s'attarde, durant quelques minutes, dans le cimetière de Lgov, il découvre avec étonnement la tombe d'un Français, « Théophile Henri, vicomte de Blangy », émigré et ancien précepteur. Dans ce cas aussi, difficile de parler d'une « apparition » de ce Français dans la nouvelle : il fait plutôt l'objet d'une mention passagère sous forme d'un détail sans grande importance – vague témoignage d'une vie d'antan. Un autre Français, un dénommé Boursier, domestique de Vassili Loutchinov des *Trois portraits*, un homme « habile et dégourdi », est mentionné, disons plutôt esquissé en quelques phrases, dans ladite nouvelle. Un certain Monsieur Lejeune est présenté de façon un peu plus développée dans « L'Odnodvoretz Ovsianikov » ; il s'agit d'un ancien soldat de l'armée napoléonienne qui, après à avoir miraculeusement échappé à une noyade prévue pour lui par des paysans à Smolensk, finit par se reconvertir en précepteur, lui aussi, et à s'installer définitivement en Russie. L'histoire de Franz Ivanovitch Lejeune, à la fois anecdotique et typique de beaucoup de ressortissants français qui avaient échoué sur le territoire russe après les guerres napoléoniennes, ne remplit pourtant aucune fonction particulière dans la nouvelle. En dépit de sa longueur (en particulier comparée à celle des mentions précédentes des Français dans les récits de Tourguéniev), on en vient à se questionner quant à l'utilité véritable de sa présence dans le récit et à la motivation de l'écrivain. On peut dire, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur tous ces personnages, qu'ils soient simplement mentionnés ou introduits dans la nouvelle de façon plus détaillée, que, sans être réduits à néant, leur présence ainsi que leur rôle au sein des nouvelles que nous examinons ici, reste extrêmement limitée et relève d'avantage de l'anecdote.

Les Allemands de Tourguéniev : un portrait de groupe fait de clichés

La représentation des Allemands dans les nouvelles de Tourguéniev de 1843-1850 porte, quant à elle, un caractère bien différent. Simplement mentionnés (dans « L'Eau de

framboise », « Le Bureau », « Le Hamlet du district de Chtchigry », « Le Journal d'un homme de trop ») ou représentés de façon plus ou moins importante (dans « André Kolossov » et « Un bretteur »), les Allemands sont en effet largement présents dans les récits en question : ils apparaissent, d'une manière ou d'une autre, dans près de la moitié d'entre eux.

Plusieurs remarques peuvent être faites concernant la représentation des Allemands par Tourguéniev dans ses nouvelles. La première rejoint la réflexion que nous avons pu formuler plus haut au sujet des personnages d'origine allemande dans les pièces de l'écrivain qui les représentaient sous des traits très stéréotypés : des personnes rigoureuses et ordonnées aux postes ou professions « logiques » pour des Allemands. Tourguéniev ne dérogea pas à cette règle lorsqu'il travailla à ses nouvelles où ses personnages allemands exercent principalement des métiers qui conviennent bien à leur tempérament national. L'écrivain en fit surtout des précepteurs, comme dans « André Kolossov » et « Le Journal d'un homme de trop », des militaires (dans « Un bretteur », « Le Juif »), des gérants de domaine (dans « La Mort » et « Le Bureau »), des pharmaciens (dans « Le Journal d'un homme de trop »). Puis, les Allemands que l'écrivain introduit dans ses nouvelles sont, certes, tous très différents : certains sont vieux (comme par exemple le précepteur dans « André Kolossov »), d'autres jeunes (« La Mort »), ils exercent des métiers variés quoique « typiques » pour les Allemands – du point de vue de l'auteur, et chacun d'entre eux possède un vécu qui lui est propre. Il n'en reste pas moins que tous ces personnages, aussi différents soient-ils, comportent de nombreuses similitudes, formant ainsi un groupe à part dans l'ensemble des personnages tourguénieviens. Ils se détachent du fond général par leur apparence, leur manière de vivre, de se comporter et de parler. Tourguéniev réussit à créer une galerie de portraits hauts en couleurs, à la fois typiques et originaux du point de vue de leur différence par rapport aux figures russes, qu'il s'agisse de leur apparence ou de leur caractère.

Si les descriptions de l'apparence des personnages d'origine allemande de Tourguéniev ne se distinguent pas nécessairement par une abondance de détails, elles présentent néanmoins l'intérêt de ne porter que sur un ou deux traits distinctifs. Par exemple, qu'ils soient jeunes ou âgés, les Allemands de Tourguéniev sont souvent grands et maigres, comme le jeune régisseur M. Gottlieb von der Kock dans « La Mort », ou encore le précepteur Rickman dans « Le Journal d'un homme de trop ». Certains sont blonds, comme ce même von der Kock ou encore Kister de « Un bretteur », un homme « très blond » aux yeux bleus. Et lorsque Tourguéniev ne dote pas un de ses Allemands de cette apparence assez typique pour un représentant de la race germanique, il tient à compenser ce manque par quelque prestance particulière. Par exemple, dans « André Kolossov », en dressant le portrait du précepteur allemand, l'auteur, qui ne donne

de précision ni sur la couleur des cheveux ni sur la taille de cet ancien professeur d'université, préfère se concentrer sur son maintien ainsi que sur les sentiments que toute sa figure inspire : « Этот немец был одарен весьма важной и степенной осанкой; я его сначала порядком побаивался »⁵⁵², précise le narrateur à son sujet. Quelques mots sur l'allure générale d'un personnage, parfois un commentaire concernant sa chevelure et ses yeux – on peut dire que l'auteur n'est pas très généreux, dans sa façon de décrire le physique de ses Allemands, et préfère passer très rapidement aux considérations concernant les particularités de leur personnalité.

La partie psychologique des portraits que Tourguéniev dresse pour chacun de ses personnages allemands est généralement bien détaillée mais non dépourvue, elle aussi, de quelques solides stéréotypes. En décrivant ces personnages, l'auteur met en avant des qualités bien précises qui leur sont propres, comme la modestie, par exemple, qui va souvent de pair soit avec la gentillesse, soit avec une bonne éducation, voire avec les deux : la personnalité de plusieurs personnages allemands des nouvelles de Tourguéniev est faite de la combinaison de ces qualités et de leurs déclinaisons différentes. Ainsi, en parlant du général dans la nouvelle « Le Juif », il précise qu'il s'agit d'un homme d'origine allemande, « honnête et bienveillant » ; Gottlieb von der Kock, de « La Mort », se comporte en une personne modeste et réservée – jamais un mot ni un regard de trop -, et appréciant la lecture. Il y a aussi le cas du précepteur Rickman, de « Le Journal d'un homme de trop », dont on peut dire que, si les termes que le narrateur emploie pour le définir ne correspondent pas à cent pour cent aux descriptions précédentes, il le place néanmoins dans la même catégorie de personnes mélancoliques et timides, l'autre face des qualités citées ci-dessus : « [...] худосочный и слезливый немец, Рикман, необыкновенно печальное и судьбою пришибенное существо »⁵⁵³ dont l'apparence frêle et le chant nostalgique tranchent étrangement avec l'environnement.

Un des Allemands des nouvelles de Tourguéniev de la période qui nous intéresse ici réunit même tous les traits qui, sous diverses déclinaisons, transparaissent chez d'autres personnages allemands de l'écrivain : il s'agit de Kister de « Un bretteur », un nobliau russe d'origine allemande – « русский дворянин немецкого происхождения »⁵⁵⁴. Kister, un des personnages principaux de « Un bretteur », est décrit par l'auteur dans la meilleure veine de son art narratif, bien que cette nouvelle soit précoce dans sa carrière : elle est bien fournie sans être

⁵⁵² *Cet Allemand avait par nature un maintien extrêmement grave et imposant ; au début il m'inspirait une assez jolie frousse.*

⁵⁵³ *[...] un Allemand cachexique et larmoyant du nom de Rickman, un être exceptionnellement triste et accablé par le destin [...].*

⁵⁵⁴ *Noble russe d'origine allemande.*

exhaustive, dégage le principal tout en relevant des traits qui singularisent le personnage. Dès la première mention de Kister dans le récit, le lecteur comprend qu'il a affaire à une personne dotée de traits typiquement allemands : « [...] очень белокурый и очень скромный, образованный и начитанный »⁵⁵⁵. Toutes ces qualités sont soulignées et mises en avant par le narrateur un peu plus loin dans la nouvelle, lorsque l'occasion se présente de nouveau pour le faire. Or, ces occasions ne manquent pas puisque l'antagoniste de Kister dans « Un bretteur », le bretteur Loutchkov, l'exact opposé de son ami, est un personnage brutal et fait constamment preuve de manque d'éducation. Face à l'ignorance et à la conduite barbare de son camarade Loutchkov, Kister se montre tolérant, en bon Allemand qu'il était, précise l'auteur : « Лучков при Кистере не стыдился своего невежства; но надеялся – и недаром – на его немецкую скромность »⁵⁵⁶ ou encore, plus loin dans la nouvelle : « Одному Кистнеру не становилось гадко, когда Лучков заливался хохотом; [...] »⁵⁵⁷, sa patience véritablement allemande le poussant à se montrer tolérant face à l'insupportable impertinence du bretteur. Encore mieux : Kister ne voit que le meilleur chez Loutchkov et ferme systématiquement les yeux sur les défauts plus que manifestes de son ami, faisant preuve d'une modestie et d'une bonté infinies et réunissant ainsi en sa personne toutes les vertus que Tourguéniev imaginait pour ses autres Allemands.

Une dernière qualité, bien germanique elle aussi, se retrouve chez certains personnages d'origine allemande dans les nouvelles de 1843-1850. Il s'agit du goût de l'ordre et de la rigueur dans l'accomplissement du devoir professionnel. On apprend ainsi, toujours au sujet de Kister de « Un bretteur », que celui-ci non seulement apprécie grandement l'ordre et la propreté dans son logement, mais qu'il est aussi un officier qui « с усердием, точно и добросовестно исполнял долг свой »⁵⁵⁸ ; le général allemand, dans « Le Juif », est présenté par l'auteur comme « строгий исполнитель правил службы »⁵⁵⁹ ; Gottlieb von der Kock de « La Mort » suit scrupuleusement chaque ordre et chaque demande de son employeur.

On constate ainsi, à la lecture des différentes représentations des Allemands dans les nouvelles de Tourguéniev, que tout comme dans ses pièces, l'auteur s'attacha à fournir à son lecteur une image typique et stéréotypée des représentants de cette nation. Même leur langage ne fait que souligner leurs origines : le générale de « Le Juif », le régisseur von der Kock de *La*

⁵⁵⁵ [...] très blond, très modeste, bien élevé et cultivé.

⁵⁵⁶ Loutchkov ne rougissait pas devant Kister de son ignorance ; il comptait à bon droit sur sa discrétion d'Allemand.

⁵⁵⁷ Il n'y avait que Kister à ne pas être écœuré par de grands éclats de rire de Loutchkov ; [...].

⁵⁵⁸ Remplissait assidûment ses obligations, avec ponctualité et conscience.

⁵⁵⁹ Exécuteur rigoureux du règlement.

Mort, le pharmacien de la nouvelle « Le Journal d'un homme de trop » parlent russe avec un accent allemand très prononcé que l'auteur s'amuse à souligner particulièrement en transmettant les effets phonétiques de leur parler bien spécifique : «Я чѣрт меня завзем побери, сиводнэ маладец завзем...»⁵⁶⁰, lance le pharmacien allemand de « Le Journal d'un homme de trop », apparemment persuadé de la pureté de son russe. « Што са шалость! што са шалость! »⁵⁶¹, soupire von der Kock à la vue des dégâts causés par l'incendie à la forêt. Ainsi que nous avons pu voir dans un des chapitres précédents, dans ses pièces, Tourguéniev met bien en évidence l'accent particulier des Allemands quand ils s'expriment en russe. Les Allemands de ses nouvelles parlent, eux aussi, un russe très approximatif, ce qui permet à l'auteur d'apporter plus de relief à ces figures, sans quoi celles-ci auraient été un peu trop lisses.

Un Allemand russifié, un être bien à part

Si l'on considère l'ensemble des portraits d'Allemands que l'écrivain représenta dans ses nouvelles, on constate qu'ils rentrent dans deux catégories bien distinctes.

D'un côté, il y a des ressortissants allemands de « pure souche », dirons-nous ici, comme le précepteur de « André Kolossov », le général de « Le Juif », le régisseur de « La Mort », Rickman et le pharmacien de « Le Journal d'un homme de trop » : dotés d'une personnalité à la fois typée et originale, par rapport à leurs acolytes russes, ces personnages allemands se distinguent par leur manière de parler et leur comportement souvent exemplaire. D'un autre côté, il y a les personnages que l'auteur place au croisement de deux cultures, russe et allemande : il s'agit des Allemands russifiés qui parfois sont clairement désignés comme tels dans le récit (c'est le cas de Kister dans « Un bretteur »), parfois pas du tout mais dont le nom, la façon de s'exprimer et le comportement trahissent les origines.

Les Allemands russifiés de Tourguéniev se distinguent toujours de l'ensemble des autres personnages, y compris ceux qui campent de purs Allemands, par quelque trait bien particulier, plutôt négatif. C'est le cas de Monsieur Chtoppel de « Tchertopkhanov et Nedopiouskin » qui apparaît dans la nouvelle lors de l'épisode de la séance de lecture du testament, quand Tikhon Nedopiouskin découvre qu'il vient d'hériter d'une modeste propriété, en récompense de la fonction de bouffon qu'il avait assumé auprès du défunt. Extrêmement ému par cette découverte totalement inattendue pour lui, Nedopiouskin doit faire face aux moqueries de l'assistance au sujet de son ancien emploi et c'est là que Chtoppel entre en scène : moqueur et désobligeant, il

⁵⁶⁰ *Le tiaple m'emborde fraiement, auchourd'hui che suis un frai caillard...*

⁵⁶¹ *Quel dommache ! quel dommache !*

cherche manifestement à vexer et à tourner en ridicule le très timide Nedopiouskin, avec la suite qu'on connaît. Le récit ne précise pas les origines exactes de Chtoppel, dont on sait seulement qu'il est pétersbourgeois, « важный мужчина с греческим носом и благороднейшим выражением лица »⁵⁶². Mais tout dans ce personnage – son nom à consonance étrangère, son profil qui n'a rien de slave, son langage châtié à outrance (comme celui d'un autre Allemand russifié, von Fonk, de la pièce *Le Célibataire*, écrite peu après « Tchertopkhanov et Nedopiouskin » d'ailleurs, en 1849) ainsi que son comportement condescendant vis-à-vis du pauvre Nedopiouskin, trahit son appartenance à cette caste très à part des Allemands russifiés, présente en force dans les œuvres de Tourguéniev de cette période et que l'écrivain ne semblait visiblement pas apprécier, à en juger par les portraits qu'il en fit.

En effet, à chaque fois que l'écrivain décide d'introduire un Allemand russifié dans un de ses écrits, il ne manque pas de le présenter sous un jour défavorable et de lui faire endosser un rôle peu enviable : cela est le cas de von Fonk et de Chtoppel, cela est également le cas d'un autre Allemand russifié que nous n'avons pas encore eu l'occasion de mentionner ci-dessus. Il s'agit du personnage principal d'une des nouvelles de Tourguéniev destinée, au départ, à rejoindre les *Mémoires d'un chasseur*, que l'écrivain projeta dès 1847 et dont il mit sur papier une première version la même année sous le titre « Un Allemand russe » (« Русский немец »), sans toutefois jamais l'achever. Il reprit ce même projet dans une autre version en 1848⁵⁶³, sous un intitulé différent et plus large « Un Allemand russe et un réformateur » (« Русский немец и реформатор »). Ce projet de nouvelle n'aboutira finalement jamais ; le brouillon des deux versions existe néanmoins toujours, y compris la partie qui devait spécifiquement parler de l'histoire de Leberecht Fohtlender, un Allemand russifié. Ces notes ne permettent pas de se faire une idée précise concernant le canevas du récit entier prévu par Tourguéniev, mais elles dévoilent néanmoins le caractère dont l'écrivain allait doter le personnage principal de cette nouvelle :

Роста он был небольшого, худощав; [...]. Он держался очень прямо, ходил чопорно, изредка поворачивая небольшую головку. Лицо у него было маленькое и гладенькое, глаза голубые, носик острый, бакенбарды полукруглые, лоб, покрытый тонкими морщинами, губки сжатые [...].⁵⁶⁴

⁵⁶² *Homme grave, nez grec et physionomie distinguée.*

⁵⁶³ С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, « Комментарий: И.С. Тургенев. Реформатор и русский немец »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 520.

⁵⁶⁴ И.С. Тургенев, « Незавершенное, Русский немец »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 370 : *Il était petit et maigre ; [...]. Il se tenait extrêmement droit et se déplaçait avec un air suffisant, en tournant parfois sa petite tête. Il avait un visage petit et lisse, les yeux bleus, un*

Un physique assez allemand donc : une silhouette maigre et droite, un maintien solennel, des yeux bleus, un visage petit et concentré. On sait aussi, grâce aux mémoires d'Ostrovskaja⁵⁶⁵, que Tourguéniev avait prévu de démontrer que, malgré les qualités supposées de cet Allemand russifié pour gérer son domaine de main de maître, les paysans avaient du mal à cerner sa gestion et son approche : « [...] немец рассудительный, аккуратный, но — [...] мужикам было плохо »⁵⁶⁶, ainsi Ostrovskaja résume-t-il le récit dont l'écrivain lui avait fait part un jour. Un témoignage qui met à jour une autre façon d'aborder la figure d'un Allemand russifié de Tourguéniev dans ses nouvelles, une facette pas tout à fait flatteuse, elle non plus.

Reste le cas de Kister, de « Un bretteur », Allemand russifié lui aussi dont la représentation idéalisée dans la nouvelle pourrait faire croire à une envie, de la part de l'écrivain, de créer une image très positive de son personnage. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'intention de l'auteur fut en réalité tout inverse : à travers la figure et le destin de Kister, il cherchait au contraire à dénoncer l'idéalisme romantique et démontrer son impuissance et sa défaillance face à la réalité de la vie, le message que l'auteur parvient à faire passer parfaitement d'ailleurs.

Les portraits des Allemands – qu'ils soient russifiés ou pas – qu'Ivan Tourguéniev dresse dans ses nouvelles, tant du point de vue de leur quantité, assez importante, que de leur caractère à la fois diversifié et stéréotypé, ne fait que refléter le rapport très spécial que l'écrivain entretenait avec les représentants de cette nation à l'époque de sa vie où toutes les nouvelles que nous avons mentionnées ci-dessus furent écrites, c'est-à-dire entre 1843 et 1850. Le fait que les Allemands soient quantitativement beaucoup plus présents dans les récits de cette période ne nous semble pas étonnant. Lorsque nous étions en train d'étudier le contenu des lettres de Tourguéniev datant de la même époque, nous avons constaté que la bonne connaissance que l'écrivain avait des Allemands lui servait à présent, alors qu'il était de séjour en France, pour mieux comprendre les Français, le peuple allemand faisait office d'unité de mesure, de point de référence dans ce processus. Tourguéniev avait eu suffisamment l'occasion, par le passé, de côtoyer ce peuple et d'étudier son caractère et ses habitudes. Fort de ce recul par rapport aux Allemands, Tourguéniev se sentait visiblement plus à l'aise pour les introduire

nez pointu, des favoris de forme arrondie, le front couvert d'une multitude de petites rides, des lèvres bien serrées [...].

⁵⁶⁵ С.А.Макашин, Ю.Г.Оксман, «Комментарии: И.С. Тургенев. Реформатор и русский немец», *op. cit.*, с. 520.

⁵⁶⁶ [...] *un Allemand réglé et précautionneux, mais [...] les paysans souffraient malgré tout.*

dans ses œuvres, fût-ce sous des traits stéréotypés, comparés aux Français dont la représentation ne pouvait pas encore s'appuyer sur une idée suffisamment précise et bien mûrie.

Les Allemands et les Russes : même confrontation, une nouvelle manche

Enfin, une dernière remarque doit être faite concernant une fonction très spéciale que Tourguéniev fait remplir à certains de ses personnages allemands au sein de ses nouvelles.

Lorsqu'on tente de dresser le panorama de ce groupe particulier de personnages tourguénieviens, on a l'impression que leur présence dans les œuvres est dictée par une logique réaliste, c'est-à-dire par les pratiques répandues dans la société russe de la première moitié du XIX^e siècle, où les Allemands étaient nombreux, notamment auprès des nobliaux de province, qui les employaient en qualité de précepteurs, de régisseurs de domaine, etc. De ce point de vue, en introduisant des personnages d'origine allemande dans ses récits, Tourguéniev ne fait que refléter la réalité de son époque.

Cependant, dans certains cas, l'écrivain semble avoir cherché à attribuer à ses Allemands un rôle particulier, celui de mettre en relief la russité des personnages pour mieux dévoiler le Russe et la Russie à son lecteur, selon les préceptes de Bélinski et de l'école « naturelle ». Nous avons pu constater, dans un des chapitres précédents, que la même démarche de la part de l'écrivain se laisse entrevoir dans ses pièces, et nous avons insisté, à cette occasion, sur le même rôle que l'écrivain fait endosser à ses personnages étrangers qui y apparaissent en nombre. Dans ses récits, Tourguéniev utilise le même procédé ; on peut même dire qu'il s'applique à la totalité des personnages étrangers des nouvelles – Allemands, pour la plupart – qui, par leur seule présence au sein de la narration et grâce à leur différence « naturelle » par rapport aux personnages russes, contribuent invariablement à créer le contraste entre les deux mondes culturels.

Dans certains cas très précis, cette démarche dépasse même le simple effet de contraste créée par la seule présence, exotique par définition, des Allemands dans les nouvelles : nous nous trouvons alors en présence d'un procédé de comparaison, conscient et très concret, auquel l'écrivain recourt pour mieux dévoiler les différences culturelles propres aux Russes comparés aux Allemands. Ces cas de figures auxquels nous faisons référence sont loin d'être majoritaires mais méritent néanmoins que l'on s'y arrête. Nous en trouvons un exemple dans la nouvelle « Un bretteur ».

Plus haut, nous avons déjà eu l'occasion d'expliquer l'antagonisme des deux types de personnes à travers lesquelles Tourguéniev choisit d'exprimer son refus d'indéalisme

romantique, dans « Un bretteur » : le romantique Kister contre le vulgaire Loutchkov – un antagonisme à issue dramatique, comme on le sait. La personnalité de Kister, si pure et si idéale, se trouve sans conteste au centre de la nouvelle, en particulier compte tenu de l'idée principale de l'œuvre. Mais au moment où Tourguéniev introduit Kister dans le récit, une autre opposition, tout à fait insignifiante et secondaire, à première vue, s'impose à lui. En effet, lorsqu'il parle de l'arrivée du jeune Allemand dans son régiment basé à Kirillovo, il insiste sur la façon dont Kister s'attache à aménager l'intérieur de sa chambre : il tapisse les murs, installe des étagères, confectionne des cloisons, nettoie le tout, etc. Le résultat de ces travaux d'aménagement, ainsi que l'on pouvait s'y attendre, est exemplaire : entrer dans cette chambre est désormais un réel plaisir. Voici les termes dans lesquels Tourguéniev décrit la chambre de Kister :

[...] любо было потом войти в его комнату. Перед окнами стоял опрятный стол, покрытый разными вещами; в углу находилась полочка для книг с бюстами Шиллера и Гёте; на стенах висели ландкарты, четыре греведоновские головки и охотничье ружье; возле стола стройно возвышался ряд трубок с исправными мундштуками; в сенях на полу лежал коврик; все двери запирались на замок; окна завешивались гардинами. Всё в комнате Федора Федоровича дышало порядком и чистотой.⁵⁶⁷

Cette chambre propre, confortable et bien rangée contraste fortement avec les pièces occupées par tous les autres officiers du régiment, des Russes de souche : des accès aux logements sales et difficiles, des objets de décoration d'une fraîcheur douteuse, un sol malpropre, etc. La tenue des occupants de ces pièces désordonnées contraste également avec les habits simples, propres et toujours réglementaires de Kister : « [...] сам хозяин в шлафроке травяного цвета с малиновыми плисовыми отворотами и вышитой ермолке азиатского происхождения [...] »⁵⁶⁸. Cette comparaison entre le cornette Kister et ses homologues russes s'étale sur une bonne dizaine de phrases et poursuit un double objectif dont le premier, le principal, est de rendre compte, rapidement et avec précision, de la personnalité du jeune officier d'origine allemande, alors que le deuxième, accessoire, est de tirer un portrait de groupe des autres officiers du régiment, un portrait certes peu flatteur mais qui dévoile néanmoins une des facettes du caractère russe *a priori* moins naturellement attiré par l'ordre.

⁵⁶⁷ [...] *mais quel plaisir ensuite d'entrer dans sa chambre... Devant les fenêtres, une table nette et propre supportait divers bibelots ; dans un angle se trouvait l'étagère à livres avec des bustes de Schiller et de Goethe ; aux murs, des cartes géographiques, quatre têtes de femmes de Grévedon et un fusil de chasse ; à proximité de la table une rangée de pipes s'élevait en bon ordre, les tuyaux en parfait état ; le sol de l'entrée était recouvert d'un tapis ; toutes les portes fermaient à verrou ; les fenêtres étaient voilées de rideaux. Tout, dans la chambre de Théodore Fiodorovitch, respirait l'ordre et la propreté.*

⁵⁶⁸ [...] *le maître de maison en personne, vêtu d'une robe de chambre vert bouteille aux parements de velours framboise, et coiffé d'une calotte brodée d'origine asiatique [...].*

On trouve un autre exemple de confrontation des cultures russe et allemande dans la nouvelle « La Mort » : au commencement, afin de mettre en contexte son histoire, le narrateur fait part des circonstances dans lesquelles il se trouva traverser une forêt de chênes, non loin du village de Tchapyguino. Un de ses voisins, un jeune nobliau, l'y avait invité pour chasser des coqs de bruyère ; une expédition s'organisa à cette intention, et le jeune propriétaire des lieux se fit accompagner par deux de ses hommes. Le premier était un paysan, un dénommé Archippe, et le second, le jeune Gottlieb von der Kock que nous avons déjà mentionné à quelques reprises un peu plus haut.

Dès l'entrée en scène de ces deux personnages, tout à fait secondaires à la narration, l'auteur se lance dans une comparaison filée des deux figures que tout oppose. Archippe est un paysan dont l'âge n'est pas clairement indiqué mais la façon dont l'auteur le qualifie (« Мой сосед взял с собою десятского Архипа, толстого и приземистого мужика [...] »⁵⁶⁹) indique qu'il n'est plus très jeune. Von der Kock, le nouveau régisseur du nobliau, est présenté, quant à lui, comme un jeune homme d'une vingtaine d'année, originaire des provinces baltes. Archippe, un homme imposant et trapu, a un visage carré doté des pommettes bien saillantes. Von der Kock est très différent du Russe : maigre, blond, myope, le coup long, les épaules tombantes. D'emblée, le physique des deux hommes les oppose et les fait entrer dans une relation antagoniste, un rapport qui ne fait que se confirmer au fur et à mesure de la progression de la narration.

Lorsque toute la joyeuse compagnie atteint la chênaie, le jeune propriétaire des lieux ordonne à ces deux hommes de l'attendre dans la clairière à l'orée du bois. Le Russe et l'Allemand s'exécutent, chacun de manière différente. « Немец поклонился, слез с лошади, достал из кармана книжку, кажется, роман Иоганны Шопенгауэр, и присел под кустик ; [...] »⁵⁷⁰, raconte le narrateur. Von der Kock, digne représentant de son peuple, sait se montrer respectueux envers son patron tout en se respectant lui-même : il trouve un endroit ombragé pour s'installer et compte visiblement rendre utile cette attente en bouquinant. Archippe, de son côté, semble s'être complètement figé : « [...] Архип остался на солнце и в течение часа не шевельнулся »⁵⁷¹, dit le récit. Totalement indifférent quant à son propre sort comme de celui de son cheval (dont il ne descend même pas), le paysan semble peu se soucier ni du temps qui passe ni du temps qu'il fait.

⁵⁶⁹ *Mon voisin se fit accompagner du déciatski Archippe, paysan trapu, à la figure carrée, aux pommettes de mastodonte [...].*

⁵⁷⁰ *L'Allemand s'inclina, descendit de cheval, prit dans sa poche un petit livre, un roman de Johanna Schopenhauer, je crois, et s'assit sous un arbre ; [...].*

⁵⁷¹ *[...] Archippe lui, s'arrêta en plein soleil, et y resta immobile toute une heure durant.*

Le troisième moment dans ce parallèle entre les deux hommes survient quand ils se mettent à traverser la forêt fortement abîmée par la rigueur de l'hiver. Devant le spectacle désolant des arbres nus et effondrés, l'Allemand ne peut contenir son émotion : « Mein Gott! Mein Gott! », s'exclame-t-il à chaque pas. Mais ce n'est tant la mort d'une belle forêt de chênes qui le désole que plutôt le gâchis que cette chênaie dévastée représente en terme de revenus ; l'auteur le précise bien dans le récit d'ailleurs : « Особенно возбуждали его сожаление лежавшие на земле дубы — и действительно: иной бы мельник дорого за них заплатил »⁵⁷². Archippe, de son côté, ne semble nullement affecté par ce qu'il voit : « Архип сохранял спокойствие невозмутимое и не горевал нисколько; напротив, он даже не без удовольствия через них перескакивал и кнутиком по ним постегивал »⁵⁷³, faisant preuve, une fois de plus, d'une belle indifférence face à tout ce qui l'entoure.

Cette comparaison confronte deux personnes appartenant à deux cultures différentes et que tout semble opposer : leur physique, leurs intérêts, leur comportement. Sans grande importance en apparence – la comparaison en question ne constitue en aucun cas l'objet principal du récit et n'influence nullement son déroulement – cette antithèse de deux types est pourtant poursuivie bien assidûment par l'auteur qui, malgré le caractère secondaire de toutes ces images, semble avoir voulu leur accorder de l'importance, et on en comprend aisément les raisons. En effet, aussi différents soient-ils, le paysan russe Archippe et le régisseur allemand von der Kock sont deux expressions culturellement et socialement différentes d'une seule et même situation : tous les deux, ils travaillent pour le jeune nobliau, propriétaire de Tchapyguino, et seul le degré de leur dépendance par rapport à celui-ci les différencie. Von der Kock entretient une relation d'employé et de patron avec ce dernier, tandis qu'Archippe est, de toute évidence, un paysan serf. On comprend dès lors mieux l'indifférence dont il fait preuve en toute circonstance – une attitude fondée sur de la résignation. Vue sous cet angle, l'opposition entre les deux personnages apparaît comme socioculturelle, découlant de deux réalités de vie différentes qui engendrent des mentalités différentes.

Plusieurs autres « confrontations culturelles » ponctuent les nouvelles de Tourguéniev écrites entre 1843 et 1850 : elles sont beaucoup moins développées, mais mettent néanmoins en avant d'autres différences culturelles et mentales qui séparent les Russes des Allemands. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, suffisamment éloquent à notre sens, pour illustrer la

⁵⁷² *La vue des chênes étendus excitait particulièrement sa compassion : de fait, plus d'un meunier en eût donné fort cher.*

⁵⁷³ *Archippe au contraire conservait son imperturbable sérénité : loin de s'affliger, il paraissait trouver un certain plaisir à franchir les troncs morts en les frappant de son fouet.*

façon dont l'écrivain exploite parfois la différence culturelle des représentants de ces deux nations dans ses récits. Dans la nouvelle « Le Régisseur », alors que l'auteur décrit la façon dont son personnage Arcade Pénotchkine fait ses bagages, en vue de visiter une de ses propriétés éloignées, il fait remarquer ce qui suit : « Аркадий Павлыч любил, как он выражался, при случае побаловать себя и забрал с собою такую бездну белья, припасов, платья, духов, подушек и разных несессеров, что иному бережливому и владеющему собою немцу хватило бы всей этой благодати на год»⁵⁷⁴. Un beau parallèle vaut mieux qu'un long discours, de toute évidence. Devant les quantités totalement irraisonnables d'effets personnels que Penotchkine décide d'emporter avec lui, le narrateur ne peut s'empêcher de voir cette situation à travers les yeux d'un Allemand ; il est facile pour lui de le faire, du reste, lui qui connaît si bien ce peuple économe et bien organisé. Comparer Penotchkine à un Allemand est un moyen qui lui permet de rendre rapidement compte de la démesure caractérisant son personnage, et éventuellement à travers lui tout une catégorie de Russes.

Les nouvelles de Tourguéniev des années 1840 : scènes de la vie russe avant tout

Ne nous y trompons pas : malgré une relative abondance de figures étrangères dans les nouvelles de Tourguéniev de la période qui nous intéresse dans ce chapitre, tant les *Mémoires d'un chasseur* que tous les autres récits rédigés dans les années 1840 ont pour objectif premier de déployer devant le lecteur la vie russe dans toute sa diversité et de lui expliquer ses particularités les plus fondamentales. Il est symptomatique d'ailleurs que, lorsqu'en 1858, une énième version de la traduction des *Mémoires d'un chasseur* fut préparée par Louis Viardot, le recueil parut sous le titre *Scènes de la vie russe par M. Ivan Tourguéniéff. Deuxième série, traduite avec la collaboration de l'auteur par Louis Viardot*⁵⁷⁵. Compte tenu de cette dernière précision et étant donné le fait que Louis Viardot ne maîtrisait pas du tout le russe, il est évident qu'Ivan Tourguéniev avait participé plus qu'activement à la préparation de cette édition et en avait donc approuvé le titre très évocateur.

Scènes de la vie russe – voici un intitulé sous lequel on pourrait regrouper toutes les nouvelles de Tourguéniev, qu'elles fassent partie des *Mémoires d'un chasseur* ou pas, car chacune d'entre elles permet de se faire une idée de quelque trait spécifique propre aux Russes,

⁵⁷⁴ Suivant sa propre expression, Arcade Pavlytch aimait parfois à se dorloter ; aussi se munit-il en circonstance d'une telle quantité de linge, provisions, vêtements, parfums, coussins, nécessaires, qu'un Allemand économe et raisonnable en aurait eu pour un an.

⁵⁷⁵ Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Collection *L'histoire sans frontières*, dirigée par François Furet et Denis Richet, Fayard, 1967, p. 429.

alors que leur ensemble constitue une véritable chronique de la diversité de la vie de la société russe. Mais avant de se lancer dans l'explication de la façon dont l'écrivain s'y prit pour parler de la Russie et des Russes à ses lecteurs, quelques mots complémentaires s'imposent concernant les deux cycles de récits dont il est question ici : les *Mémoires d'un chasseur* d'un côté, et toutes les autres nouvelles écrites à la même période et non réunies au sein d'une série de récits particulière, de l'autre – ceci en vue d'expliquer les raisons pour lesquelles nous avons décidé, contrairement à ce qui se fait habituellement, d'examiner l'ensemble des nouvelles en même temps.

Les *Mémoires d'un chasseur*, conçus par Tourguéniev comme une suite cohérente de nouvelles⁵⁷⁶, présentent un certain nombre de similitudes et possèdent notamment un fil conducteur, les pérégrinations du narrateur, un gentilhomme passionné de chasse, ce qui influence forcément le choix du lieu de l'action par l'écrivain. Les récits faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* se concentrent en effet sur la vie de la province russe ; ils mettent également en scène des personnages qui appartiennent aux différentes couches sociales que l'on pouvait observer dans la province russe de la première moitié du XIX^e siècle. Mais si les récits des *Mémoires* sont peuplés de personnages appartenant à des horizons sociaux différents, ils mettent néanmoins l'accent sur deux catégories sociales plus précises : les paysans et les gentilshommes de province. Pour chacune de ces deux catégories, Tourguéniev créa toute une galerie de portraits faite de figures à la fois variées, originales et typiques.

Parmi les personnages d'origine paysanne des *Mémoires d'un chasseur*, on trouve principalement des serfs (Le Putois, Kalinytch, le fameux Iermolaï, le compagnon de route fréquent du narrateur dans ses expéditions de chasse, Stiopouchka et Brouillard de « L'Eau de framboise », Loukéria de « Relique vivante », etc. etc.) mais aussi des paysans libres (Arina de « Iermolaï et la meunière »). Certains d'entre eux sont des rationalistes et véhiculent la sagesse et l'esprit pratique du peuple russe (Le Putois), d'autres au contraire, sont proches de la nature et incarnent le côté mystique de la Russie paysanne (Loukéria de « Relique vivante », Cassien de « Cassien de la belle Mécha », Kalinytch de « Le Putois et Kalinytch »). À travers la multitude des figures paysannes, vieilles ou jeunes, honnêtes ou escrocs, etc. que Tourguéniev

⁵⁷⁶ Après de longues années de discussions concernant la façon dont les *Mémoires d'un chasseur* furent conçus par l'écrivain – en tant que cycle indépendant, dès le départ, ou fut-il décidé de rassembler, plus tard, les différents récits qui en font partie aujourd'hui en tenant compte de leur proximité de sujet, il est convenu, de nos jours, grâce aux enquêtes très détaillées menées à ce sujet, comme par exemple l'ouvrage de Valentina Loukina qui, en 2006, a dédié sa thèse de doctorat à cette question (Лукина В.А., *Творческая история "Записок охотника" И.С. Тургенева*, Санкт-Петербург, 2006), que Tourguéniev envisagea très rapidement ces récits comme faisant partie d'une seule et même série.

représenta dans les *Mémoires d'un chasseur*, l'esprit et la mentalité du peuple russe et de ses représentants les plus humbles se laissent assez facilement entrevoir.

Mais la campagne russe n'était pas faite des seuls paysans du temps de Tourguéniev, et c'est tout naturellement que, dans ses nouvelles, l'écrivain représenta également une autre catégorie sociale, celle de la noblesse de province, tout aussi variée que la première. Les *Mémoires d'un chasseur* sont effectivement peuplés de gentilshommes russes, parfois riches (Penotchkine de « Le Régisseur », les deux nobliaux de « Deux gentilshommes campagnards », Poloutykyne de « Le Putois et Kalinytch »), mais parfois aussi désargentés (Tchertopkhanov, Karataïev) ; tantôt simples (Tatiana Borissovna), tantôt maniérés (le jeune propriétaire de Tchapyguino de « La Mort ») ; par moments, ils sont profondément russes dans leur manière d'être (Alexandra Andreïevna de « Le médecin de campagne » et toute sa famille) mais parfois, ils se présentent comme des êtres culturellement confus (comme la vieille fille de trente-huit ans dans « Tatiana Borissovna et son neveu »). En d'autres termes, on peut dire que c'est une caste bien à part que Tourguéniev fait découvrir à son lecteur au fil des récits.

Bien sûr, à côté des représentants de ces deux catégories sociales dont l'antagonisme constitue le centre de l'ouvrage et la raison principale de sa création, une farandole de personnages de classes intermédiaires fait des apparitions régulières dans les *Mémoires d'un chasseur*, tantôt en tant que figures centrales de l'un ou l'autre récit (c'est le cas de Ovsianikov dans « L'Odnodvoretz Ovsianikov », du médecin de campagne dans « Le médecin de campagne »), tantôt comme des figurants épisodiques et occasionnels (le chasseur Vladimir dans « Lgov », etc.). Mais leur présence dans les récits n'est guère prépondérante et elle suit la plupart du temps, pour ne pas dire toujours, un seul objectif – mettre en relief la difficile relation entre les propriétaires terriens et les serfs.

Dénoncer le servage et révéler au grand jour ses perversités – tel fut l'objectif premier de ce recueil. C'est dans ce sens que Tourguéniev envisageait son œuvre, à en croire ses explications rédigées *a posteriori*, en 1867, dans « En guise d'introduction » à *Souvenirs de vie et de littérature*. C'est comme cela également que les contemporains de l'écrivain percevaient les récits de Tourguéniev. En 1857, dans « Au sujet du roman tiré de la vie populaire » (« О романе из народной жизни в России »), Alexandre Herzen, par exemple, louera la façon, audacieuse et poétique, dont Tourguéniev sut percer à jour la perversité du servage :

Никогда еще внутренняя жизнь помещичьего дома не подвергалась такому всеобщему осмеянию, не вызывала такого отвращения и ненависти. При этом надо отметить, что Тургенев никогда не сгущает краски, не употребляет энергических выражений, напротив, он рассказывает

совершенно невозмутимо, пользуясь только изящным слогом, что необычайно усиливает впечатление от этого поэтически написанного обвинительного акта против крепостничества.⁵⁷⁷

Cette unité d'objectifs caractéristique des nouvelles faisant partie des *Mémoires d'un chasseur* les distingue des autres récits de Tourguéniev écrits à la même période mais poursuivant des visées différentes : dans « André Kolossov », par exemple, l'auteur démontre les faiblesses propres aux natures rêveuses et idéalistes, la nouvelle « Les trois portraits » fut envisagée par Tourguéniev comme une tentative de représenter la vie des gentilshommes de province d'antan (on sait qu'il prévoyait même d'ajouter un sous-titre « Исторический этюд » à son œuvre⁵⁷⁸), « Le Journal d'un homme de trop » avait pour objectif de décrire un type de personne particulier et nouveau pour la société russe, etc. etc.

Cependant, même si l'essence protestataire anti-servage des *Mémoires d'un chasseur* est incontestable et ne demande pas à être démontrée ici, ce recueil, à nos yeux, est plus qu'un manifeste contre l'esclavage, et les objectifs que Tourguéniev se fixait en le composant sont, de notre point de vue, plus larges que celui qu'on lui attribue d'emblée le plus souvent. Ceci expliquerait, en tout cas, la présence, dans le recueil, de récits comme « Le médecin de campagne » dont l'action se déroule certes à la campagne, mais qui ne véhicule aucun message protestataire particulier.

En revanche, on constate que chaque récit des *Mémoires* narre une tranche de vie russe, principalement le quotidien de la province et de la campagne que l'écrivain connaissait bien et qu'il reproduisit avec suffisamment de réalisme pour faire avouer, en 1853, à Ivan Gontchrov, dans une lettre envoyée par celui-ci des Saddle-Islands aux époux Iazykov, de se servir des *Mémoires d'un chasseur* pour se replonger dans la Russie par la pensée : « [...] я зачитаюсь книги, и вечер мелькнет незаметно. И вчера, именно вчера, случилось это: как заходили передо мной эти русские люди, запестрели березовые рощи, нивы, поля [...] и прощай Шанхай, камфарные и бамбуковые деревья и кусты, море, где я – все забыл. Орел, Курск, Жиздра, Бежин луг – так и ходят около »⁵⁷⁹.

⁵⁷⁷ А.Г.Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Записки охотника »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том третий, *op.cit.*, с. 415 : *C'était la première fois que la vie intérieure d'un domaine seigneurial était livrée à une telle risée générale et suscitait autant de haine et de rejet. Il faut par ailleurs souligner que Tourguéniev ne force jamais le trait et n'utilise pas d'expressions véhémentes ; au contraire, il prend le parti du récit totalement impassible, en s'en tenant à une plume raffinée, ce qui rend d'autant plus impressionnant cet acte d'accusation à l'encontre du servage mis en forme de manière poétique.*

⁵⁷⁸ А.Н.Дубовиков, Е.Н.Дунаева, « Комментарии: И.С. Тургенев. Три портрета »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том четвертый, *op.cit.*, с. 571: *Une étude historique.*

⁵⁷⁹ И.А. Гончаров, *Собрание сочинений*, Москва, 1955, Том VIII, с. 262 : [...] *je suis plongé dans la lecture et les soirées défilent. Et hier, précisément hier, voici ce qui est arrivé : des Russes sont venus à ma rencontre, des forêts de bouleaux scintillantes, des prairies, des champs [...] et adieu Shangai, mer, camphriers, arbres et massifs de bambou, j'oublie tout ce qui m'entoure. Orel, Koursk, Zhizdra, le Pré Béjine, voilà où je suis.*

Les *Mémoires d'un chasseur* se présentent à nos yeux avant tout comme une suite de scènes de la vie russe, ainsi que le titre français du recueil choisi par Louis Viardot et approuvé par Tourguéniev en 1858, le suggère. Et envisagés dans ce sens, les récits des *Mémoires* apparaissent comme formant un ensemble cohérent avec les autres nouvelles écrites à la même période qui, elles aussi, cherchent à dévoiler aux lecteurs la Russie et les Russes : leur caractère, leurs habitudes, leurs mœurs.

Parler de la vie russe : une démarche pédagogique

Lorsqu'on lit les nouvelles que Tourguéniev écrivit entre 1843 et 1850, l'œil est en effet spontanément attiré par des remarques, souvent brèves, construites autour de formules comme « у нас на Руси »⁵⁸⁰ et leurs variations : « у нас на Руси таких людей много », « так уж заведено на Руси »⁵⁸¹, etc. Leur présence dans les récits pourtant écrits en russe et à l'attention du public russophone pourrait surprendre et pousser à s'interroger sur les raisons qui incitèrent l'auteur à y recourir avec une telle régularité. Le phénomène n'a rien d'étonnant, en fait, et les réponses à cette question sont à chercher dans le contexte socioculturel de l'époque qui vit naître toutes ces œuvres et plus précisément dans la philosophie et les préceptes véhiculés par l'école « naturelle » à laquelle Ivan Tourguéniev participait activement quand il commença à écrire ses nouvelles et tout au long des années 1840.

L'école « naturelle » prônait, à travers les articles de Bélinski, une représentation réaliste et typée – et donc non-photographique – de la réalité environnante, y compris les aspects les moins attrayants de celle-ci et donc *a priori* moins suggestifs en termes de création littéraire. Les écrivains « naturels » concentraient leur attention sur la représentation des classes démunies de la société russe, notamment la paysannerie. Cette optique répondait à une autre exigence formulée par Bélinski, celle d'illustration de « народность », c'est-à-dire du caractère national et de l'esprit du peuple. Dès 1841, en rédigeant « Les nôtres, représentés par les Russes » (« Наши, списанные с натуры русскими »), une des premières apologies du critique en faveur de l'école « naturelle », Bélinski insistait sur le fait, que toute œuvre russe en prose se devait, étant donné l'étape de développement à laquelle se trouvaient les lettres russes, de représenter avant tout la réalité russe, d'autant plus que, selon lui, celle-ci fourmillait littéralement de motifs d'inspiration : « В необъятной России столько оригинального, самобытного, особенного

⁵⁸⁰ *Chez nous en Russie.*

⁵⁸¹ *Il y a beaucoup de personnes de ce genre chez nous en Russie et C'est comme cela que l'on fait chez nous en Russie.*

– где лучше describer, comme ne pas sur place, de nature?»⁵⁸². Représenter la réalité russe n'est, selon Béliński, ni une mode, ni la manifestation d'un pseudo-patriotisme quelconque mais une nécessité objective et une preuve de la maturité identitaire d'un peuple : « И это не прихоть, не мода, но разумная потребность, имеющая глубокий смысл, глубокое основание: в ней выражается стремление русского общества к самосознанию, следовательно, пробуждение в нем нравственных интересов, умственной жизни »⁵⁸³. Le problème consistait dans le fait que les Russes, y compris les hommes de lettres, habitués, durant des siècles, à ne se référer qu'aux modèles étrangers, avaient perdu tout repère, susceptible de les remettre sur le chemin menant à la redécouverte de l'esprit national. Dans les années 1820 et 1830, on vit par conséquent proliférer des œuvres littéraires remplies de personnages à la russité aussi caricaturale, bien éloignés de leurs modèles réels : « Но эта народность слишком отзывалась маскарадностью – русские лица низших сословий походили на переряженных бар, а бары только именами отличались от иностранцев »⁵⁸⁴, écrivait Béliński par la suite dans « Regard sur la littérature russe de 1847 ». Afin de cesser ses errances identitaires, la littérature russe avait besoin d'œuvres capables de former chez les lecteurs une véritable compréhension du caractère national russe. Le temps était venu pour les Russes d'apprendre à se connaître. Pouchkine et Gogol avaient entamé le processus, disait Béliński, mais il appartenait aux jeunes talents – les écrivains « naturels », les continuateurs de Pouchkine et de Gogol – de persister dans cette voie et de s'assurer de la bonne progression de cette évolution.

C'est sous cet angle précis qu'il faut envisager, selon nous, les nombreuses remarques que Tourguéniev faisait, dans ses nouvelles, au sujet des habitudes des Russes, des particularités de leur caractère national, etc. Le jeune écrivain partageait pleinement l'opinion de Béliński quant à la nécessité, de la part de la société russe, de redécouvrir tout ce qui constituait son caractère national et son identité culturelle. Lorsque, en avril 1860, Tourguéniev sera invité à donner une conférence sur Pouchkine, à Saint-Petersbourg – événement qu'il mentionne dans ses « Souvenirs de Béliński » (« Воспоминания о Белинском ») – il formulera dans son exposé la même idée que Béliński et parlera du changement important qui s'opéra, dans les années

⁵⁸² Cité d'après Ю.В. Манн, « Натуральная школа: [Русская литература первой половины XIX в.] »// *История всемирной литературы: В 8 томах / АН СССР, Ин-т мировой лит. им. А.М. Горького, Москва, Наука, 1989, с. 384 : Où donner le meilleur reflet de cette immense Russie, tellement singulière, originale et particulière, si ce n'est pas en la dépeignant sur place, sur nature ?*

⁵⁸³ *Ibid.* : *Il ne s'agit pas d'une mode ou d'une lubie, mais d'un besoin réfléchi, lourd de sens, profondément motivé: on y retrouve ce penchant de la société russe pour sa conscience propre, où viennent logiquement s'enraciner valeurs morales et vie intellectuelle.*

⁵⁸⁴ *Ibid.* : *Mais ce caractère national était par trop caricatural, les Russes de basse extraction ressemblaient à des nobliaux de pacotille, et les nobliaux ne se différenciaient des étrangers que par leurs noms.*

1830, dans la littérature russe, qui se tourna résolument à travers les écrits de Pouchkine et de Gogol vers une conception différente de son rôle, de ses objectifs et de ses méthodes ; une pléiade de talents à facture réaliste apparurent alors, selon Tourguéniev, pour remplacer les auteurs des générations précédentes qui, tout désireux qu'ils étaient de représenter la vie russe, n'en avaient pas la force car ils ne connaissaient pas la Russie :

Произведения этой школы, [...] посвященные возвеличиванию России — во что бы то ни стало, в самой сущности не имели ничего русского: это были какие-то пространные декорации, хлопотливо и небрежно воздвигнутые патриотами, не знавшими своей родины.⁵⁸⁵

Tourguéniev qui, aux côtés de Bélinski, participait activement aux débats littéraires des années 1840 – l'époque qui vit apogée de l'école « naturelle » - ne pouvait pas ne pas penser à cette nécessité, si chère à Bélinski, de non seulement chercher à représenter la Russie et les Russes aussi objectivement que possible mais aussi de contribuer à former, dans l'esprit du lecteur, ce « Russe étranger », l'image de la russité.

L'approche tourguénievienne : l'authentique à travers le typique

Bien des choses ont été dites, par le passé, au sujet de la façon dont Tourguéniev représentait les Russes et la Russie dans ses œuvres, en particulier concernant les récits des *Mémoires d'un chasseur*. Dès les premières publications, on a relevé le caractère novateur de ces nouvelles notamment dans leur manière d'aborder la figure du paysan – simple, ni naïvement romantique ni avilissante. Vissarion Bélinski fut le premier à saluer l'originalité de l'approche de Tourguéniev : « Не удивительно », écrivit-il en 1847⁵⁸⁶, « что маленькая пьеска "Хорь и Калиныч" имела такой успех: в ней автор зашел к народу с такой стороны, с какой до него к нему никто еще не заходил ». Depuis des centaines d'auteurs, des contemporains de Tourguéniev aux chercheurs d'aujourd'hui, ont étayé dans leurs travaux l'opinion du critique⁵⁸⁷ à ce sujet. La manière choisie par Tourguéniev pour représenter ses

⁵⁸⁵ *Les œuvres de cette école [...] consacrées à la magnification à tout prix de la Russie n'avaient rien de russe dans le fond : il s'agissait de décorations de façade, négligemment esquissées à la va vite par des patriotes qui ne connaissaient pas leur patrie.*

⁵⁸⁶ А.Г. Цейтлин, « Комментарии: И.С. Тургенев. Записки охотника », *op. cit.*, с. 398 : *Il n'est pas surprenant que la petite pièce « Khor et Kalinich » eut un tel succès : l'approche que l'auteur adopte pour dépeindre le peuple y était totalement inédite à l'époque.*

⁵⁸⁷ Зайченкова М.С., «Концепт крестьянин и его реализация в цикле "Записки охотника" И.С.Тургенева»// *Спасский вестник*, ред. В.А. Громов, Орел, 1992, Вып.11, с. 171-177; Казарезов В.В., *Крестьяне в произведениях русских писателей*, Москва, Издат. Дом "Достоинство", 2012; Щекин-Кротов П.Н., «Народ в "Записках охотника" И.С.Тургенева»// *Вечера Тургеневского чтения*, 9 ноября 1948 года, Стенограмма, Москва, 1948, etc.

paysans – de façon typée et en harmonie complète avec leur environnement et surtout avec la nature, fut souvent mise en avant. Voici, par exemple, le commentaire d'Iouiri Lebedev, un des spécialistes de Tourguéniev, sur ce point :

Лучшие герои "Записок охотника" не просто изображаются "на фоне" природы, а выступают как продолжение ее стихий: из игры света и тени в березовой роще рождается поэтичная Акулина в "Свидании", из грозовой ненастной мглы, раздираемой фосфорическим светом молний, появляется загадочная фигура Бирюка. Тургенев изображает в "Записках охотника" скрытую от многих взаимную связь всего в природе: человека и реки, человека и леса, человека и степи⁵⁸⁸,

Un avis qui résume bien l'opinion générale des chercheurs sur la question. Certains experts de Tourguéniev s'intéressèrent surtout aux particularités de composition des portraits des personnages dans les *Mémoires d'un chasseur*, comme Tatiana Bakhvalova qui étudia la typologie des descriptions des personnages dans les récits et mit en avant le lien existant dans lesdites descriptions, entre le physique de chaque personnage et son caractère, voire avec le destin que l'écrivain lui attribue⁵⁸⁹.

Les récits de Tourguéniev – nous l'avons dit plus haut -, ceux des *Mémoires d'un chasseur* comme les autres nouvelles de la même période, visent tous le même but : proposer au lecteur un panorama de la vie russe. Ce sont des histoires simples et authentiques qui renferment chacune une galerie de portraits saisissants de réalisme et de poésie ainsi que des paysages typiques pour la Russie des steppes lorsqu'il ne s'agit pas d'images représentant un domaine nobiliaire ou d'une scène tirée de la vie d'une ville de province. Au fil des récits, des tableaux petits et grands se succèdent pour former une vue unique et assez typique de ce qu'est la Russie : les environs de Moscou et la vie des cercles de la jeunesse estudiantine (« André Kolossov »), les histoires familiales de la petite noblesse provinciale (« Les trois portraits »), les mœurs d'une petite ville (« Pétouchkov », « Le Journal d'un homme de trop »), une kyrielle de gentilshommes de campagne plus excentriques les uns que les autres (Poloutykine, Zverkov, Penotchkine, etc.), les paysans et leurs familles (« Le Putois et Kalinytch »), une partie de chasse

⁵⁸⁸ Ю.В. Лебедев, «Записки охотника» И. С. Тургенева: Пособие для учителя, Москва, Просвещение, 1977, с. 26 : *Les meilleurs héros des « Mémoires d'un chasseur » ne sont pas simplement représentés « sur fond » de nature, mais comme le prolongement poétique de celle-ci : la figure poétique d'Akouline apparaît dans le clair-obscur d'une forêt de bouleaux dans « Le Rendez-vous », l'image énigmatique de Biriouk prend naissance dans les éclairs éclatants qui déchirent les ténèbres de l'orage en menace. Tourguéniev dépeint dans « Mémoires d'un chasseur » les interrelations secrètes de tous les éléments dans la nature : l'homme et le fleuve, l'homme et la forêt, l'homme et la steppe.*

⁵⁸⁹ Бахвалова Т.В., « Своеобразие портретных характеристик в «Записках охотника» И.С.Тургенева »// *Спасский вестник*, отв. ред. Е.Н.Левина, Выпуск 12, Тула, 2005, с. 79-86.

sur les rives d'Ista (« Iermolaï et la meunière »), le repos des paysans autour d'une source par une journée de canicule (« L'Eau de framboise »), une jeune serve dans un bosquet et son triste rendez-vous (« Le Rendez-vous »), des enfants paysans en gardiennage de chevaux par une nuit d'été (« Le Pré Béjine »), les régisseurs de domaines et leurs machinations (« Le Régisseur ») et ainsi de suite.

Les personnages russes de Tourguéniev : lorsque le typique rencontre le singulier

Comme nous l'avons souligné quelques pages plus haut, pratiquement tous les récits de Tourguéniev de cette période – à quelques rares exceptions près – comportent des remarques visant à mettre en avant quelque trait spécifique inhérent au caractère russe (« chez nous en Russie », etc.). Ces digressions « éducatives », sur quoi portent-elles exactement ? Quelles caractéristiques typiques des Russes, Tourguéniev chercha-t-il à mettre en relief moyennant ses remarques ?

D'abord et avant tout, sans grande surprise et lorsqu'on remet ces œuvres dans le contexte des préceptes de l'école « naturelle », on découvre que Tourguéniev utilise ces différentes remarques en guise de procédés de généralisation, par exemple dans les cas où il souhaite, à partir d'une figure concrète qu'il est en train de représenter dans sa nouvelle, donner l'impression au lecteur que cette même figure, aussi originale et unique soit-elle, est néanmoins une représentante typique de son milieu. Ainsi lorsque, dans « Piotr Petrovitch Karataïev », le narrateur croise, pour la première fois, Piotr Karataïev, le hobereau, sa description a de quoi surprendre le lecteur : un homme d'une trentaine d'années, le teint cuivré, une coiffure en bataille et l'allure d'une tête brûlée – des habits bariolés et d'une propreté douteuse, une cravate délavée, un pantalon mal taillé, des bagues en tout genre. Et pourtant, Tourguéniev ne tarde pas à s'exclamer, à la fin de la description de Karataïev : « Такие фигуры встречаются на Руси не дюжинами, а сотнями [...] »⁵⁹⁰, dit-il, inscrivant ainsi son personnage dans une catégorie de personnes bien à part, celle des gentilshommes de campagne excentriques et exaltés. Et de telles démarches de généralisation ne sont pas rares chez Tourguéniev qui profite pratiquement de chaque figure qu'il introduit dans ses nouvelles pour mettre en avant une classe sociale en particulier ou du moins un groupe de personnes bien distinct.

Une illustration valant mieux qu'une explication, voici l'exemple d'un portrait de groupe que l'écrivain cherchait à créer, consciemment ou non, au fil de ses récits : celui des

⁵⁹⁰ *De ces gens-là on en rencontre par centaines dans notre bonne Russie [...].*

jeunes demoiselles russes. Il s'agit d'une catégorie de personnages que Tourguéniev avait déjà eu l'occasion de mettre en scène dans ses œuvres précédentes. En effet, en 1843, l'écrivain avait construit son poème *Paracha* autour de la figure d'une jeune fille russe pure, naïve mais également bien décidée, une vraie « fille de notre Russie », comme il la décrit d'ailleurs dans ce poème. À l'image de l'héroïne principale de *Paracha*, s'opposent les silhouettes bien moins dessinées – à peine esquissées, à vrai dire – d'autres filles, toute une catégorie des jeunes filles de la campagne, qui ne pouvaient se vanter ni de la pureté, ni de l'authenticité de Paracha et dont les traits tranchaient, comme nous avons pu le voir en examinant le poème, avec la simplicité des mœurs de la protagoniste, ne faisant que souligner la beauté morale de celle-ci.

Parmi les figures féminines qu'Ivan Tourguéniev introduisit dans ses récits écrits entre 1843 et 1850, on compte un personnage que l'on peut qualifier de fière héritière de Paracha : il s'agit de Varia, la fille du colonel Sidorenko, dans « André Kolossov », une jeune fille sans grande beauté, mais simple et au caractère bon et non corrompu. « Варя была девушка очень обыкновенная »⁵⁹¹, signale l'écrivain au lecteur, en s'empressant de préciser :

[...] а между тем таких девушек весьма немного на святой Руси. Вы меня спросите: отчего? Оттого, что я никогда не замечал в ней ничего натянутого, неестественного, жеманного; оттого, что она была простое, откровенное, несколько грустное создание; оттого, что ее нельзя было назвать «барышней».⁵⁹²

Rares sont les jeunes femmes russes, selon l'écrivain, qui se distinguent par tant de simplicité, de fraîcheur, d'absence de minauderie. Il n'empêche que ces jeunes femmes existent en Russie, et par sa seule remarque, l'écrivain range Varia dans la même catégorie que Paracha, dont elle prend la succession.

À part Varia, les figures de femmes sont plutôt rares dans les nouvelles de Tourguéniev de cette période, ce qui ne l'empêche pas de commenter certains traits propres aux jeunes filles russes en général : leur façon de parler, ou plutôt de prononcer certains mots, par exemple :

Девушки у нас выговаривают слово «чего-с» очень странно, как-то особенно резко и быстро... Куропатки так кричат по зарям.⁵⁹³

(« Pétouchkov »)

⁵⁹¹ *Varia était une jeune fille qui n'avait rien d'extraordinaire [...].*

⁵⁹² [...] *et pourtant elle était d'une espèce fort rare en notre Sainte Russie. Vous allez me demander pourquoi ? Parce que je n'ai jamais remarqué en elle de guidé, d'affecté, de maniéré ; parce que c'était une créature simple, sincère, un peu triste ; parce qu'il était impossible de l'appeler une « demoiselle ».*

⁵⁹³ *Les jeunes filles de chez nous ont une très curieuse façon de prononcer ce « de quoi », avec une brusquerie et une rapidité particulières... On dirait le cri des perdrix au lever du jour.*

Mais aussi leur manière de se taire :

[...] иная возвышенная русская девица так могущественно молчит, что даже в подготовленном человеке подобное зрелище способно произвести лёгкую дрожь и холодный пот.⁵⁹⁴

(« Le Journal d'un homme de trop »)

Ou encore, il arrive à Tourguéniev de mettre en avant le caractère et les goûts des jeunes filles russes, comme c'est le cas dans « Lgov », dans le passage où le narrateur présente au lecteur le chasseur Vladimir, croisé lors d'une expédition de chasse. Vladimir, dit le narrateur, est un jeune homme singulier – d'origine simple mais étrangement maniéré, pauvre (comme beaucoup de personnes en Russie, fait remarquer l'écrivain au passage – « как многие живут на Руси »⁵⁹⁵) mais doué d'une éloquence extraordinaire, garantie d'un grand succès auprès des femmes, selon l'auteur : « Выразался он необыкновенно изящно и, видимо, щеголял своими манерами; волокита тоже, должно быть, был страшный и, по всем вероятностям, успевал: русские девушки любят красноречие »⁵⁹⁶. Les jeunes filles russes aiment les beaux parleurs, dit Tourguéniev.

De façon générale, les commentaires que l'écrivain fait au sujet des femmes russes sont ironiques et quelque peu négatifs. Une image peu flatteuse se dessine progressivement, au fil des récits, par opposition aux traits purs et à l'aura positive dont l'écrivain entoure la figure de Varia, cette « cousine » de Paracha : une répartition de forces similaires à celle observée dans *Paracha* se profile alors – et les petits traits négatifs, propres aux jeunes filles russes en général, distillés çà et là dans les nouvelles par des petites touches *a priori* insignifiantes, finissent par mettre en relief le caractère très singulier de Varia, cette autre figure générique, qui semble décidément très différente des autres.

Tourguéniev use de généralisations non seulement pour créer un type particulier de personnes mais aussi pour tenter de recréer un environnement typique pour un Russe. Car non content de représenter dans ses récits les tranches de vie d'un homme russe, de le dépeindre dans son environnement naturel – entouré d'un paysage typique, à l'intérieur de sa demeure, etc. – Tourguéniev livre également et régulièrement à son lecteur des petits détails sur les pratiques quotidiennes des Russes : le port de la barbe, attribut obligatoire, selon l'auteur, de tout Russe ayant réussi dans la vie (« Заметим кстати, что с тех пор, как Русь стоит, не

⁵⁹⁴ [...] telle demoiselle russe aux sentiments élevés peut avoir une façon si dominatrice de se taire que même chez un homme averti ce spectacle provoque parfois des grelottements et des sueurs froides.

⁵⁹⁵ Comme beaucoup vivent en Russie.

⁵⁹⁶ Il s'exprimait avec une rare élégance ; on le sentait fier de ses manières distinguées. Ce devait être aussi un enjôleur, et sans doute avait-il du succès, car les filles de chez nous aiment les belles paroles.

бывало еще на ней примера раздобревшего и разбогатевшего человека без окладистой бороды [...] »⁵⁹⁷ - « Le Régisseur »), des habitudes de promenade des Russes qui préfèrent le jardin familial au promenades publiques («Должно заметить, что увеселительные сады и общественные гулянья не в духе русского человека»⁵⁹⁸ - « Le Journal d'un homme de trop »), de sa pratique des boissons (« Пьет он тоже хорошо... да на Руси этим отличиться мудрено... »⁵⁹⁹ - « Lébédiane »), etc. etc. Une remarque *a priori* insignifiante, une courte phrase au passage mais très à propos : d'une nouvelle à l'autre, un trait après l'autre, un portrait de toute une nation se dessine progressivement.

La russité et ses extrêmes dans les nouvelles de jeunesse de Tourguéniev

On l'aura compris : les nouvelles de Tourguéniev mettent en scène plusieurs dizaines de personnages de nationalité russe : des riches et des pauvres, des heureux et des marginaux, des indifférents, des boute-en-train, des sentimentaux, des bonnes âmes, des simplets, des perfectionnistes, des vauriens, des mystiques, etc. L'écrivain cherche à faire de ses nouvelles un lieu de rencontre entre son lecteur et le caractère russe national. Mais est-il possible, à partir de l'éventail de figures créé par Tourguéniev, cet échantillon certes diversifié mais néanmoins limité, de déduire le caractère de toute une nation ? L'exercice semble bien périlleux... Malgré tout, à travers les remarques généralisantes que Tourguéniev distille tout au long de ses nouvelles, nous pouvons tenter de saisir la forme, fût-elle incomplète, que l'écrivain souhaitait donner, dans le chef de son lecteur, à ce qu'était l'esprit du peuple russe.

« Contraste » est probablement le premier mot qui vienne à l'esprit quand on se penche sur l'ensemble des Russes imaginés par Tourguéniev dans ses récits pour tenter de comprendre ce qui les unit en matière de caractère national. En effet, l'écrivain semble avoir distribué les rôles en veillant au respect des extrêmes : cette tendance se profile dès le premier récit des *Mémoires d'un chasseur* – « Le Putois et Kalinytch » – dont les deux protagonistes incarnent deux types de paysans radicalement différents et pourtant appartenant tous les deux à la même catégorie sociale et à la même ethnie. La nouvelle s'ouvre sur une remarque détaillée, de la part du narrateur, sur les différences de vie, pour les paysans, dans le gouvernement d'Orel et celui de Kalouga :

⁵⁹⁷ Notons en passant que de temps immémorial personne en Russie ne s'est enrichi sans porter par la suite une barbe opulente ; [...].

⁵⁹⁸ Il faut remarquer au passage que les jardins d'agrément et les promenades publiques ne plaisent pas aux Russes.

⁵⁹⁹ Il boit bien aussi... mais il est difficile de se distinguer par cette pratique en Russie.

Орловская деревня (мы говорим о восточной части Орловской губернии) обыкновенно расположена среди распаханых полей, близ оврага, кое-как превращенного в грязный пруд. Кроме немногих раkit, всегда готовых к услугам, да двух-трех тощих берез, деревца на версту кругом не увидишь; изба лепится к избе, крыши закиданы гнилой соломой... Калужская деревня, напротив, большею частью окружена лесом; избы стоят вольней и прямей, крыты тесом; ворота плотно запираются, плетень на задворке не разметан и не вывалился наружу, не зовет в гости всякую прохожую свинью...⁶⁰⁰

Cet écart dans les modes de vie influence, à son tour, la mentalité et le caractère des habitants de ces deux gouvernements :

Орловский мужик невелик ростом, сутуловат, угрюм, глядит исподлобья, живет в дрянных осиновых избенках, ходит на барщину, торговлей не занимается, ест плохо, носит лапти; калужский оброчный мужик обитает в просторных сосновых избах, высок ростом, глядит смело и весело, лицом чист и бел, торгует маслом и дегтем и по праздникам ходит в сапогах.⁶⁰¹

Ces explications détaillées, placées en tête du récit, trahissent l'intention première de l'auteur : représenter deux types d'hommes russes parmi les paysans qui incarnent deux côtés de l'esprit russe à la fois diamétralement opposés et complémentaires – le posé Le Putois, réaliste et pragmatique, et Kalinytch le rêveur, idéaliste et poète dans l'âme. La relation même que l'auteur décide d'établir entre ses deux personnages – une amitié sincère et parfois même touchante (cf. l'épisode du cadeau – une poignée de fraises des bois que Kalinytch apporte un matin à son ami Le Putois) – apparaît comme une sorte de métaphore du fait que ces deux qualités si contradictoires – pragmatisme et idéalisme – propres aux Russes se marient parfaitement dans le caractère national, ce mariage insolite se présentant dès lors comme une de ses particularités. Il n'est par conséquent pas étonnant que Le Putois et Kalinytch ne soient pas les seuls, parmi les personnages des récits tourguéniens, à s'inscrire dans ce schéma et à incarner l'une ou l'autre de ces deux caractéristiques. Plus encore, pratiquement tous les protagonistes des nouvelles, en particulier les personnages d'origine modeste, s'inscrivent dans cette logique

⁶⁰⁰ Dans la province d'Orel (du moins dans sa partie orientale) les hameaux sont habituellement situés en plein champs, près d'un bas-fond transformé tant bien que mal en étang boueux. À part quelques osiers prêts à toutes les besognes et deux ou trois maigres bouleaux, on n'aperçoit pas un arbre à une verste à la ronde ; les chaumines au toit pourri se tassent l'une contre l'autre... Dans la province de Kalouga au contraire, un bois entoure presque toujours les villages ; les habitations, plus espacées, mieux alignées, sont couvertes de planches ; les portes cochères ferment bien ; la palissade de l'arrière-cour, entretenue avec soin, ôte aux pourceaux vagabonds tout envie d'y pénétrer.

⁶⁰¹ Petit, voûté, revêche, le regard en dessous, le paysan d'Orel, qui est à la corvée, gîte dans une misérable cahute de tremble, n'exerce aucun commerce, fait maigre chère, se chausse de tille. Celui de Kalouga, qui est à la redevance, habite de spacieuses isbas en sapin ; haut de taille, le teint clair, l'oeil vif et hardi, il trafique d'huile et de goudron, et porte des bottes le dimanche.

et on range volontiers dans la catégorie des Russes pragmatiques Ovsianikov (« L'Odnodvoret Ovsianikov ») et le régisseur Sofron (« Le Régisseur »), alors que Cassien de la Belle Metcha, Loukéria de « Relique vivante » ou même les enfants de « Le Pré Béjine » semblent incarner le côté rêveur, parfois même mystique, du peuple russe.

Disséminés dans l'intégralité des nouvelles, les deux types de Russes, parfois représentés de façon très claire mais parfois seulement esquissés, à travers quelque geste ou quelque remarque fortuite, se côtoient volontiers au sein d'une seule et même nouvelle, comme dans « Le Putois et Kalinytch ». C'est le cas, par exemple, du récit « La Mort » où Tourguéniev fait part au lecteur du rapport très particulier à la mort de l'homme russe, qui peut se montrer parfois très pragmatique comme ce meunier qui, après avoir pris conscience de son état incurable, préfère rentrer chez lui afin de mettre de l'ordre dans ses affaires, ou encore comme cette vieille propriétaire terrienne qui glisse une pièce sous son oreiller à l'attention du pope, en prévision de ses funérailles. Quelquefois ils peuvent se montrer totalement résignés face à la mort, et semblent l'accueillir presque volontiers ou en tout cas avec beaucoup de fatalisme, comme Avenir Sorokooumov, de cette même nouvelle, comme une suite logique du processus de la vie.

Deux autres traits diamétralement opposés sont inhérents au caractère russe, selon Tourguéniev : une certaine indifférence face au monde environnant d'un côté et, inversement, une ardeur dans la façon d'interagir avec les autres et de réagir aux différents événements de la vie. Nous l'avons vu plus haut, dans le chapitre concernant les figures des Allemands telles qu'elles sont présentées en contrepoids par opposition aux Russes, avec l'exemple du récit « La Mort », à travers le personnage d'Archippe : l'homme russe est capable du détachement le plus total face aux manifestations dévastatrices des forces de la nature et de résignation quant à sa propre condition. Tourguéniev parle de ce même trait de caractère, propre aux Russes, selon lui, dans d'autres de ses nouvelles également. Ainsi, dans « André Kolossov », on le surprend à faire la remarque suivante, à l'occasion d'une digression au sujet d'un personnage de second plan, un certain Chtchitov, une personne superficielle suivant ses camarades mais néanmoins capable, de temps à autre, de jugements étonnamment profonds et judicieux :

Он иногда поражал нас каким-нибудь до того дельным, до того верным и резким словом, что мы все невольно притихали и с изумленьем глядели на него. Да ведь русскому человеку в сущности все равно: глупость ли он сказал или умную вещь.⁶⁰²

⁶⁰² Il lui arrivait de nous surprendre par un mot si adéquat, si juste et si net que nous en restions malgré nous pantois, et que nous le regardions avec stupéfaction. D'ailleurs le Russe est bien ainsi, au fond : il lui est parfaitement égal de sortir une ineptie ou un trait d'esprit.

Tourguéniev en profite pour se livrer à son exercice préféré de généralisation, dotant l'homme russe, dans la foulée, d'une capacité de faire l'abstraction la plus totale de l'opinion de ses semblables.

L'indifférence, comme trait de caractère, peut prendre des formes variées et être la conséquence des circonstances les plus diverses. Ainsi lorsque, dans « Le Régisseur », le narrateur fait remarquer, au sujet de l'air étrangement morose des gens de Pénotchkine (une attitude qui s'explique par la façon dont le gentilhomme en question traite son personnel, évidemment) : « Дворовые люди Аркадия Павлыча посматривают, правда, что-то исподлобья, — но у нас на Руси угрюмого от заспанного не отличишь »⁶⁰³. À force de subir sans cesse des brimades gratuites de la part de leur propriétaire, les gens de maison de Pénotchkine arborent un air maussade en toute circonstance, une attitude faite de résignation, cette émotion cousine de l'indifférence.

Indifférent aux autres, l'homme russe l'est aussi face à la nature (*cf.* le cas de Archippe, de « La Mort » ou encore celui de la hache « sans pitié » du moujik russe lorsqu'il se met à abattre du bois, dans « Mon voisin Radilov ») et se contente de continuer à creuser son sillon, c'est-à-dire, à faire ce qu'on attend de lui, faute d'autre choix. Comme ce Pétouchkov, du récit de même nom, qui, à défaut d'autre chose, se contente de mener une existence monotone et sans intérêt, en Oblomov avant l'heure, sans se poser réellement la question de savoir s'il s'en trouve satisfait. Une autre forme de l'indifférence russe...

À cette impassibilité flagrante dont les Russes font fréquemment preuve dans les récits de Tourguéniev face aux événements de la vie, s'oppose l'autre extrême de leur caractère : un côté passionné quasi incontrôlable.

Les nouvelles de Tourguéniev sont en effet peuplées de personnages au caractère fougueux, voire intransigeant. Certains personnages en sont vraiment d'excellents représentants. C'est le cas, par exemple, du jeune Karataïev qui n'hésite pas à braver les convenances et sacrifie tout son patrimoine au nom de l'amour ; c'est le cas de Tchertopkhanov dont le personnage droit et passionné, doté d'un redoutable franc parler et d'une loyauté à toute épreuve, traverse toutes les étapes de son histoire avec ardeur et intrépidité – la rencontre avec Nedopiouskine qu'il défend avec beaucoup de dignité et de feu face au beau monde médisant, l'insolite amitié des deux personnages, son amour hors norme pour Macha et enfin, dans la

⁶⁰³ *À vrai dire, les gens d'Arcade Pavlytch ont un regard un peu en dessous, mais dans notre bonne Russie il est difficile de distinguer le revêche d'un hébété.*

deuxième partie de la saga Tchertopkhanov, son attachement obsessionnel pour Malek-Adhel, son cheval – tout dans ce personnage témoigne d'une nature ardente et fougueuse.

D'autres personnages de Tourguéniev, moins polarisés que les deux cités ci-dessus, sont capables de gestes passionnés malgré un naturel visiblement plus calme. C'est le cas du forestier Thomas le Loup-garou, l'impassible exécuteur de son devoir face aux braconniers, qui finit par céder à la pitié envers le pauvre bougre qu'il attrapa dans la forêt en train de couper un arbre – un geste *a priori* anodin mais effectué avec une telle force et dans l'élan d'un tel désespoir qu'il révèle au grand jour la flamme qui sommeille dans le tempérament de braise de ce personnage. Tel est également le cas de Radilov qui, après des années d'une passion dissimulée envers Olga, la sœur de sa défunte épouse, s'enfuit, un jour, avec sa belle-sœur, au grand étonnement de toute la maisonnée qui ne s'attendait visiblement pas à de telles prouesses de la part de ce père de famille calme et avisé.

Ces exemples ne sont certainement pas des cas isolés, quelques rares exceptions à une règle qui prônerait l'inverse. Au contraire, tout au long des récits, la nature ardente et passionnée propre à l'homme russe, selon Tourguéniev, ressort avec une régularité telle qu'il serait impossible d'y voir autre chose que l'envie de l'auteur d'insister lourdement sur ce point. L'auteur use de tous les procédés possibles pour souligner la nature passionnée des Russes. Il use de généralisations, comme dans « Iermolaï et la meunière », où il profite d'un passage somme toute anodin sur les préférences des vieux seigneurs de province en matière de gibier pour glisser quelques mots sur l'ardeur dont font preuve les Russes en toute circonstance, y compris lorsqu'il s'agit de cuisine :

Помещики старинного покроя не любят «куликов» и придерживаются домашней живности. Разве только в необыкновенных случаях, как-то: во дни рождений, именин и выборов повара старинных помещиков приступают к изготовлению долгоносых птиц и, войдя в азарт, свойственный русскому человеку, когда он сам хорошенько не знает, что делает, придумывают к ним такие мудреные приправы, что гости большей частью с любопытством и вниманием рассматривают поданные яства, но отведать их никак не решаются.⁶⁰⁴

En d'autres termes, la nature profondément passionnée de l'homme russe, même enfouie sous des airs d'indifférence, même étouffée par de la résignation face aux coups de la vie, refait invariablement surface.

⁶⁰⁴ Ces gentilshommes-camapagnard de la vieille roche dédaignent le gibier – les courlis, comme ils disent – et s'en tiennent aux volatiles domestiques, sauf à certaines occasions telle que fêtes, anniversaires, élections. Les cuisiniers se mettent alors en devoir d'accommoder les oiseaux à longs becs avec l'enthousiasme qui caractérise le Russe quand il ne sait pas très bien ce qu'il fait ; ils inventent des sauces si compliquées que la plupart des invités contemplant avec curiosité le mets qu'on leur présente, sans se risquer toutefois à y faire honneur.

Nous trouverons un autre exemple des revers de la nature passionnée des Russes dans « Tatiana Borissovna et son neveu », dans la figure de Bénévolenski, le bienfaiteur d'Andrioucha, le futur peintre raté et le neveu de la protagoniste. Bénévolenski est présenté par le narrateur comme une personne enthousiaste et un esthète bouillonnant, occasion pour lui de faire une digression longue et détaillée sur la passion des Russes pour les arts : mielleux et exagérément loquaces lorsqu'ils se mettent à parler de la peinture, par exemple – « on dirait une bûche enduite de miel », dit l'auteur à ce sujet – proférant des propos aussi exaltés que creux, car ces gens-là ne comprennent naturellement rien à l'art pictural ; d'ailleurs ils ne se cantonnent pas à la seule peinture : « Ибо у нас уже так на Руси заведено: одному искусству человек предаваться не может — подавай ему все »⁶⁰⁵. « Впрочем, у нас на Руси таких людей довольно много »⁶⁰⁶, prévient l'auteur un peu plus haut, ce qui justifie une parenthèse aussi conséquente, en plein milieu du récit, au sujet de cette caste de passionnés tout à fait hors norme, explications et généralisations à l'appui.

Enfin, une illustration directe de la façon dont Tourguéniev se représentait l'homme russe et dont il cherchait à transmettre le caractère contrasté à ses lecteurs, apparaît dans le récit « Les Chanteurs », lorsque le narrateur se livre à une description qui ne manque pas de passion, elle non plus, de la voix d'Iakov, un des participants au duel vocal, l'objet principal du récit :

Я, признаюсь, редко слыхивал подобный голос: он был слегка разбит и звенел, как надтреснутый; он даже сначала отзывался чем-то болезненным; но в нем была и неподдельная глубокая страсть, и молодость, и сила, и сладость, и какая-то увлекательно-беспечная, грустная скорбь. Русская, правдивая, горячая душа звучала и дышала в нем и так и хватала вас за сердце, хватала прямо за его русские струны.⁶⁰⁷

La voix de Iakov, telle qu'elle est décrite dans le récit, se transforme, en l'espace de ces quelques lignes, en un tableau représentant le cœur même de la russité : brisée et mal en point, mais néanmoins jeune et profondément passionnée, forte et douce à la fois, un peu triste et indomptable. Le contraste délibérément créé par l'auteur, entre la figure d'Iakov lors du duel et plus tard dans la même journée, lorsque le narrateur l'aperçoit de nouveau, ivre et déplorable, ne fait que renforcer cette métaphore.

⁶⁰⁵ *Car nous autres les Russes ne saurions nous contenter d'un seul art, il nous les faut tous.*

⁶⁰⁶ *Mais, en Russie, de pareilles gens ne sont pas rares.*

⁶⁰⁷ *Je l'avoue, j'avais rarement entendu semblable voix. Elle était un peu brisée et rendait comme un son de fêlure ; au début même, on y pouvait trouver quelque chose de morbide ; mais elle avait et la passion profonde qu'on ne saurait feindre, et la jeunesse, et la force, et la douceur, et aussi une sorte de mélancolie insouciance, irrésistible. Une âme russe, une âme droite et passionnée, résonnait et respirait en elle ; elle vous prenait au cœur et y faisait vibrer les cordes russes.*

Les gentilshommes, ces étrangers parmi les Russes

Si les traits dont il était question plus haut sont caractéristiques, dans l'interprétation de Tourguéniev, du peuple russe dans sa totalité, une place spéciale est toutefois aménagée par l'écrivain dans ses nouvelles à la noblesse, dont les représentants parmi les personnages tourguéniens forment une classe à part, à l'opposé du peuple et de la classe paysanne. Bien sûr, ici aussi, les nobles de Tourguéniev sont des figures très diversifiées ; ils n'en reste pas moins qu'ils sont distribués de façon uniforme dans les nouvelles, qui comportent chacune entre un et quatre personnages d'origine noble, l'ensemble formant un groupe plutôt homogène en matière de comportement, de caractère, etc., contrairement, par exemple, aux paysans tourguéniens dont la diversité est telle qu'il est difficile de les caractériser en tant que groupe par seulement quelques traits.

Les nobles tourguéniens sont principalement des nobles de province, un milieu que l'écrivain connaissait très bien, comme on le sait, et qu'il dota, dans ses nouvelles, d'une identité culturelle plutôt vague et mal définie. En effet, les représentants de ce groupe de personnages bien singuliers, quoique culturellement rattachés, du moins en théorie, à l'ethnie russe, semblent avoir du mal à assumer leur russité dans les nouvelles. Une œuvre littéraire se devait de refléter la réalité de façon objective et réaliste, préconisait Béliński, et on peut dire que Tourguéniev suivit les préceptes de son mentor à la lettre : ses personnages nobles, dont on sait que la plupart furent inspirés de personnes réelles, sont une réplique, certes littéraire mais néanmoins réaliste, de la classe de semi-russes et de semi-étrangers que la plupart des nobles russes formaient à l'époque de Tourguéniev. On peut même affirmer que le thème du rapport de la noblesse au peuple du point de vue culturel, ainsi que celui de son attachement étrangement fusionnel à la culture étrangère, est très développé dans les récits de 1843-1850, et cela sous plusieurs formes.

D'abord, les références aux pratiques européennes dans la vie courante de la noblesse russe sont assez nombreuses dans les nouvelles en question. Simplement mentionnées au gré du récit, elles sont disséminées à travers le texte tourguénien. Dans « Le Putois et Kalinytch », par exemple, le lecteur apprend, parmi les nombreux détails que le narrateur fournit au sujet de la personne du gentilhomme campagnard Poloutykine, que celui-ci apprécie la cuisine française – « [...] завел у себя в доме французскую кухню [...] »⁶⁰⁸. Cette

⁶⁰⁸ [...] *il avait introduit chez lui la cuisine française* [...].

circonstance semble, à première vue, tout à fait anodine – après tout, il n’y a rien de répréhensible dans le fait d’avoir un goût prononcé pour la cuisine française de la part d’un Russe. Tourguéniev, fin gourmet lui-même, ne pouvait pas incriminer son personnage pour ses préférences culinaires. Cependant, lorsque l’on apprend la façon dont le cuisinier de Poloutykine envisageait cette même cuisine : « [...] тайна которой, по понятиям его повара, состояла в полном изменении естественного вкуса каждого кушанья: мясо у этого искусника отзывалось рыбой, рыба — грибами, макароны — порохом; зато ни одна морковка не попадала в суп, не приняв вида ромба или трапеции »⁶⁰⁹, la situation prend une tout autre tournure, et le passage se transforme en un réquisitoire contre la fausse hybridité culturelle du personnage de Poloutykine et, par extension, de ses semblables : ignorance des véritables codes culturels et prétention à l’originalité propres à ces personnes dont la province russe regorgeait du temps de Tourguéniev. Ces caractéristiques ne pouvaient évidemment pas susciter la sympathie de l’écrivain qui fit tout, par ailleurs, pour présenter Poloutykine en seigneur ignare et prétentieux, ne sachant pas réellement apprécier la gastronomie française (décidément, le Russe de Tourguéniev pêche souvent par des passions fondées sur de l’incompétence, cf. Monsieur Bénévolenski, grand amateur des arts dans « Tatiana Borissovna et son neveu »).

« Adapter » une pratique étrangère à son quotidien, ou plutôt faire du bricolage culturel à partir de l’idée que l’on se fait de celle-ci : voici une caractéristique qui revient fréquemment dans le propos de Tourguéniev au sujet de ses nobles habitants de campagne. C’est le cas notamment du couple Pérékatov, dans « Un bretteur » ; l’écrivain fait adopter à Monsieur Pérékatov, ancien militaire, et à son épouse Nénila, fille illégitime d’un grand seigneur moscovite, quelques habitudes européennes : Nénila Pérékatova veille à ce que son mari s’habille exclusivement à l’anglaise, à savoir proprement – « Перекатов с утра ходил в высоком чистом галстухе, причесанный и вымытый »⁶¹⁰ -, lui fait laisser pousser une barbichette en pointe pour dissimuler une grosse verrue sur le menton. Mais dans la mesure où dévoiler la vraie raison d’une telle décision est inconcevable pour Nénila, elle avance à ses invités une amusante explication musicale : « [...] что муж ее играет на флейте и что все флейтисты под нижней губой отпускают себе волосы: ловчее держать инструмент

⁶⁰⁹ [...] dont tout le secret, à en croire son cuisinier, consiste à changer le goût particulier de chaque aliment ; accommodé par cet artiste, la viande avait un arrière-goût de poisson, le poisson prenait la saveur des champignons, et le macaroni sentait le poudre. Par contre, aucune carotte n’entraît dans le potage sans avoir pris la forme d’un triangle ou d’un rhombe.

⁶¹⁰ M. Pérékatov était dès le matin cravaté de frais, coiffé et lavé.

[...] »⁶¹¹. Enfin, les voisins des Pérékatov disent que Nénila tient sa maison « à l'étrangère » : elle a peu de domestiques et ceux-ci sont habillés proprement. Toutes ces pratiques et habitudes, faussement européennes une fois de plus – car il ne suffit pas d'être proprement habillé pour pouvoir prétendre à une toilette à l'anglaise, par exemple – présentées de façon satirique, à la Gogol, trahissent la façon qu'avait Tourguéniev d'envisager la noblesse russe provinciale et sa mentalité souvent dépossédée de toute authenticité, y compris culturelle, à la suite de l'éducation soi-disant européenne – le plus souvent faussement européenne – dont avait « bénéficié » tout une génération de Russes bien nés. Il est symptomatique d'ailleurs que les quelques rares personnages qui ont droit à une description presque bienveillante de la part de Tourguéniev, sont ceux qui ne n'ont reçu aucune éducation particulière : c'est le cas de Tatiana Borissovna, de « Tatiana Borissovna et son neveu », qui est présentée au lecteur comme une femme simple et sans artifices, une interlocutrice et une hôtesse plaisante, et pour cause. Issue d'une famille plutôt modeste, elle n'a reçu « никакого воспитания, то есть не говорит по-французски; в Москве даже никогда не бывала »⁶¹², ce qui constitue certes, dit l'auteur, un défaut de taille mais, d'un autre côté, une garantie d'authenticité: « [...] женщина круглый год живет в деревне, в глуши — и не сплетничает, не пищит, не приседает, не волнуется, не давится, не дрожит от любопытства... чудеса! »⁶¹³.

Une autre question sur lequel Tourguéniev semble s'interroger beaucoup dans les années 1840 – à en juger par certains passages de ses nouvelles en tout cas – a trait à l'éducation très européenne que recevait les nobles russes de son temps, de sa valeur et de sa pertinence dans le contexte de vie russe. Déjà dans « Iermolaï et la meunière », écrit au début de 1847, Tourguéniev dit, par l'intermédiaire de Zverkov, un gentilhomme de campagne hautain et prétentieux : « [...] вы все, молодые люди, судите и толкуете обо всех вещах наобум; вы мало знаете собственное свое отечество; Россия вам, господа, незнакома, вот что!.. Вы всё только немецкие книги читаете »⁶¹⁴. Bien sûr, Tourguéniev fait formuler à Monsieur Zverkov ces sages paroles pas très à propos, c'est-à-dire au moment où le gentilhomme est en train de persuader le narrateur de la nature profondément ingrate des paysans vis-à-vis de leurs maîtres : une histoire triste qui, en réalité, met en lumière l'arbitraire des propriétaires fonciers

⁶¹¹ [...] son mari jouait de la flûte, et que tous les flûtistes se laissent pousser la barbe sous la lèvre inférieure car c'est plus commode pour tenir l'instrument.

⁶¹² Elle n'avait reçu aucune éducation, ne parlait pas le français et n'avait d'ailleurs même pas mis un pied à Moscou.

⁶¹³ Comment ! cette femme – qui pourtant vit confinée à la campagne – dédaigne les cancons, ne fait ni petits cris, ni révérences, ne s'étiyffe pas en palant, ne frémit point de curiosité... quel prodige !

⁶¹⁴ [...] les jeunes gens d'aujourd'hui parlent et jugent de tout au petit bonheur. Oui, messieurs, vous connaissez peu votre patrie ; la Russie, vous l'ignorez ! C'est comme ça !... Vous ne faites que lire des livres allemands...

décidant de la vie et du destin de leurs serfs. Néanmoins, malgré leur pertinence discutable, les propos de Zverkov au sujet du fait que les livres allemands n'aident pas les jeunes gens à mieux connaître la Russie, ne manquent pas de bon sens.

Tourguéniev ne s'arrêta d'ailleurs pas là. Une année et demi plus tard, en été 1848, il revint là-dessus dans un autre de ses récits, « Le Hamlet du district de Chtchigry ». Le narrateur croise le protagoniste, le Hamlet du district de Chtchigry, comme il l'appelle sans donner le nom exact de son personnage, à l'occasion d'un grand dîner chez un riche voisin : alors que la réception est terminée, les convives sont installés pour passer la nuit dans la maison de leur hôte et le narrateur se retrouve à partager sa chambre avec le Hamlet russe. Une conversation s'engage, et le lecteur découvre, dans la figure du voisin fortuit du narrateur, une personne un peu timide de prime abord, cherchant désespérément sa place dans la vie et consciente de l'inutilité de son existence, circonstance contre laquelle il ne parvient pas à lutter. En cherchant à expliquer ce sentiment, l'inconnu décide de raconter sa vie au narrateur. On découvre alors un parcours très similaire de celui de Tourguéniev : gouverneurs étrangers dans l'enfance, études à l'Université de Moscou, trois années passées à Berlin à étudier la philosophie allemande. Bien sûr, cette proximité de parcours académiques n'est pas fortuite, ce qui ne veut pas dire que Tourguéniev cherchait à se représenter lui-même dans le récit. De nombreux chercheurs ont insisté sur ce point, par exemple, Elena Levina, directrice du Musée Tourguéniev à Spasskoïé-Loutovinovo et auteur d'une série d'articles sur Tourguéniev, qui dit à ce propos en 2005 : « На совпадение отдельных обстоятельств героя рассказа «Гамлет Щигровского уезда» с фактами биографии самого писателя исследователи творчества Тургенева обратили давно, однако принято считать, что эти совпадения «чисто внешние» [...] »⁶¹⁵. Tout en partageant globalement ce point de vue, nous ne voudrions cependant pas écarter trop rapidement le fait que Tourguéniev s'inspira ici de sa propre vie. Nous croyons, simplement, que si Tourguéniev le fit, c'était parce que le chemin académique qu'il avait suivi dans son enfance était celui d'un très grand nombre de ses contemporains. En travaillant sur ses personnages, Tourguéniev s'inspirait souvent, pour ne pas dire toujours, de l'un ou de plusieurs personnes qu'il connaissait personnellement ou qu'il avait croisées sur son chemin à un moment de sa vie. Si l'on admet le fait que ne fût-ce qu'une partie du Hamlet du district de Chtchigry tient de son créateur – malgré le fait qu'une telle formulation va à l'encontre de l'opinion admise

⁶¹⁵ Е.Н. Левина, « Автобиографические мотивы в цикле рассказов «Записки охотника» И.С.Тургенева («Гамлет Щигровского уезда») »// *Спасский вестник*, №12, Орел, 2005, с. 247 : *Les experts de l'œuvre de Tourguéniev ont remarqué de bonne heure la correspondance entre les détails du parcours du personnage de « Hamlet du district de Chtchigry » et la biographie de l'écrivain, mais il est convenu de considérer cette correspondance comme purement extérieure et superficielle.*

aujourd'hui par les spécialistes de Tourguéniev – les propos que l'auteur fit tenir à son personnage au sujet de l'utilité de ses études européennes prennent un sens tout particulier. « [...] я три года провел за границей: в одном Берлине прожил восемь месяцев »⁶¹⁶, raconte le Hamlet russe au sujet de son expérience étrangère qui, selon lui, ne le prépara aucunement à la vie qui l'attendait en Russie :

Посудите сами, какую, ну, какую, скажите на милость, какую пользу мог я извлечь из энциклопедии Гегеля? Что общего, скажите, между этой энциклопедией и русской жизнью? И как прикажете применить ее к нашему быту, да не ее одну, энциклопедию, а вообще немецкую философию... скажу более — науку?⁶¹⁷

Rentré dans son pays, l'inconnu a senti toute l'inutilité pratique du savoir acquis puisque celui-ci ne l'aide ni à comprendre la vie russe ni à mieux l'intégrer ; plus encore, il a le sentiment que la brillante éducation dont il avait bénéficié à Berlin (« [...] я говорю по-французски не хуже вас, а по-немецки даже лучше. [...] Я Гегеля изучил, милостивый государь, знаю Гёте наизусть [...] »⁶¹⁸, revendique-t-il notamment) a creusé entre lui et la réalité russe un fossé qu'il ne sait plus combler. Mais alors pourquoi, poursuit le Hamlet de Chtchigry, être parti à l'étranger ? Pourquoi ne pas s'être appliqué plutôt à étudier la vie russe sur place ? La réponse est sans appel : le plus commun des mortels parmi les Russes ne peut pas appréhender la Russie, ses besoins et sa destinée tout seul, sans quelque support ou quelque explication savante extérieure. L'être suffisamment avisé pour analyser et pour comprendre les subtilités de la russité n'est pas encore né :

[...] где же нашему брату изучать то, чего еще ни один умница в книгу не вписал! Я бы и рад был брать у ней уроки, у русской жизни-то, — да молчит она, моя голубушка. Пойми меня, дескать, так; а мне это не под силу: мне вы подайте вывод, заключение мне представьте...⁶¹⁹

La science est partout la même, mais seulement en théorie, poursuit l'inconnu, car elle est en fin de compte le reflet de la mentalité du pays qui la voit naître et se développer. Censée être universelle, la science ne l'est que si l'esprit, qui essaie de la transposer sur un terrain culturel

⁶¹⁶ *J'ai passé trois ans à l'étranger et habité pendant huit mois la seule ville de Berlin.*

⁶¹⁷ *Dites-moi, je vous prie, quel profit je pouvais tirer de l'Encyclopédie de Hegel ? Qu'y a-t-il de commun entre cet ouvrage et la vie russe, et comment appliquer à nos mœurs, non seulement cette encyclopédie, mais encore toute la philosophie allemande... je dirai plus, la science elle-même ?*

⁶¹⁸ *[...] je parle le français aussi bien que vous, et l'allemand peut-être mieux. [...] J'ai étudié Hegel, mon cher monsieur, et je sais mon Goethe pas cœur.*

⁶¹⁹ *[...] où diable pourrions-nous bien apprendre ce que nul savant n'a encore fait imprimer ! J'aurais été heureux de demander des leçons à la vie russe, mais elle reste muette, la belle ! – « Tache de me comprendre comme ça ». – C'est au-dessus de mes capacités : à moi, il faut me donner des déductions, des conclusions...*

suffisant, est universel lui aussi... Mais après avoir passé trois ans à l'étranger, le Hamlet russe n'a appris ni à connaître l'étranger, à force de vivre en reclus et de ne fréquenter que les « siens » - « [...] собственно Европы, европейского быта я не узнал ни на волос; я слушал немецких профессоров и читал немецкие книги на самом месте рождения их... вот в чем состояла вся разница. Жизнь вел я уединенную, словно монах какой [...] »⁶²⁰ -, ni à découvrir son pays natal et par extension, à comprendre sa propre identité.

Bien évidemment, loin de nous l'idée que Tourguéniev rejoignait totalement les idées que son personnage formule dans « Le Hamlet du district de Chtchigry » : ayant prêté son parcours académique au Hamlet russe, comme l'exemple plausible d'un schéma d'études à l'époque, Tourguéniev, contrairement à son personnage, profita de l'éloignement de sa patrie et du savoir qu'il put acquérir durant ses études à Berlin, justement pour mieux comprendre la réalité russe, ainsi qu'il le suggérera lui-même, plus tard, dans ses *Souvenirs de vie et de littérature*. Mais l'écrivain était visiblement conscient du fait que sa démarche à lui n'était pas celle de la majorité car, comme il l'exprima dans *Paracha* au sujet des jeunes russes qui dirigent leur pas vers l'étranger : « Мы за границу ездим, о друзья!/ Как казаки в поход... Нам все не в диво;/ Спешим, чужих презрительно браня,/ Их сведений набратся торопливо... »⁶²¹. Une expédition aussi superficielle n'apporte aucun bénéfice à l'individu qui l'entreprend ; elle ne fait que dénaturer sa mentalité et défigurer sa vision du monde.

Il résulte de ce processus d'acquisition de la science européenne superficielle et pas réellement à propos, une perte de repères culturels, plus ou moins complète ou plus ou moins partielle mais dans tous les cas récurrente et peut-être même irréversible : une forme de déracinement difficile à réparer mais dont l'existence est à l'origine de la grave et dangereuse ignorance de la réalité de la part des nobles russes ainsi que du fossé qui les sépare du reste du peuple.

Il n'est dès lors pas étonnant que les nouvelles de Tourguéniev de 1843-1850 regorgent de figures culturellement confuses dont l'exemple le plus représentatif apparaît très certainement dans « L'Odnodvoretz Ovsianikov », au cours de l'un des nombreux récits qu'Ovsianikov livre au narrateur et qui composent la nouvelle en question : il s'agit de Vassili

⁶²⁰ *L'Europe et ses coutumes me restèrent tout aussi inconnus qu'auparavant ; j'entendais professer en allemand, je lisais les livres écrits dans cette langue sur le lieu même de leur publication... c'était toute la différence. Je menais une vie de reclus.*

⁶²¹ *Chers amis, nous allons à l'étranger/ Tels les cosaques qui entreprennent une campagne militaire... Rien ne nous étonne/ Nous nous pressons, tout en critiquant les étrangers avec mépris/ D'apprendre à la va vite un peu de leur science.*

Lioubozvonov, un jeune hobereau qui, après avoir hérité du domaine de sa mère, vient se présenter devant ses serfs pour la première fois :

Смотрят мужики — что за диво! — Ходит барин в плисовых панталонах, словно кучер, а сапожки обул с оторочкой; рубаху красную надел и кафтан тоже кучерской; бороду отпустил, а на голове така шапонька мудреная, и лицо такое мудренное, — пьян, не пьян, а и не в своем уме.⁶²²

Le discours que Lioubozvonov tient devant ses paysans les étonne et les terrifie tout autant que son accoutrement : « Я-де русский, говорит, и вы русские; я русское всё люблю... русская, дескать, у меня душа и кровь тоже русская... »⁶²³. Lioubozvonov est mu par l'envie de se rapprocher de ces gens, de mieux les comprendre et enfin de se faire accepter par eux mais il cherche les réponses à ses questions dans les livres (« [...] всё книги читает али пишет, а не то вслух канты произносит [...] »⁶²⁴), dans les livres étrangers, qui plus est, ou pire encore – dans les lettres prétendument russes – qui lui renvoient une fausse image de ce qu'est la Russie. Résultat : ses habits ressemblent à de la mascarade, son discours sonne étrangement à l'oreille russe. Même sa compréhension des besoins de son peuple est totalement erronée : au lieu de mettre de l'ordre dans son domaine et de faire cesser les malversations de son intendant qui ne cesse d'opprimer les paysans, Lioubozvonov se contente de lui donner quelques instructions très abstraites sur la gestion du domaine, cautionnant par là même ces pratiques inadéquates. « В собственной вотчине живет, словно чужой »⁶²⁵, conclut son récit le sage Ovsianikov, une formulation qui résume bien la situation d'ailleurs.

Les années 1840 : une époque d'hésitations, un temps de recherche de soi

Les années 1840 apparaissent dans la vie d'Ivan Tourguéniev comme une période chargée d'évènements, à la fois difficile et intéressante. Durant cette décennie, de simple passe-temps, l'écriture devint pour lui une activité professionnelle à part entière et l'expression de son engagement personnel. En 1843, le chemin de Tourguéniev croisa celui de Vissarion Béliński. Cette rencontre l'amena à participer au mouvement de l'école « naturelle » qui militait pour

⁶²² *Les paysans s'assemblent et se présentent à lui ? Quelle surprise ! Le nouveau seigneur porte une large culotte de velour, des bottes à revers comme un cocher, une chemise rouge, un caftan, toute sa barbe, un drôle de petit bonnet. Et son visage aussi est tout drôle : sans être ivre, il ne paraît pas avoir sa tête à lui.*

⁶²³ *Je suis russe, vous êtes russes également ; j'aime tout ce qui est russe... j'ai le sang russe, l'âme aussi.*

⁶²⁴ *[...] il passe son temps à lire, à écrire, à réciter des vers [...].*

⁶²⁵ *Il vit dans son domaine comme un étranger.*

une littérature nouvelle affranchie des conventions issues d'une autre époque et pour l'émergence d'un univers littéraire plus démocratique et plus authentique. Cette expérience détermina l'évolution du talent et de la méthode créatrice de Tourguéniev pour plusieurs années à venir. La deuxième moitié des années 1840 fut également marquée pour Tourguéniev par la distension des liens qui l'attachaient à la Russie. Déchirée par de graves discordes, la famille Tourguéniev finit par éclater vers le milieu de la décennie. Quant à la carrière de fonctionnaire que Tourguéniev semblait vouloir embrasser dès son retour d'Allemagne, elle n'aboutit pas non plus, l'écrivain n'étant pas parvenu à « rentrer dans le moule » que cette fonction sous-entendait.

En 1843, Tourguéniev rencontra les époux Viardot : il s'agit d'un autre événement crucial pour lui à cette époque. En effet, à partir de cette date, Tourguéniev vécut le regard en permanence tourné vers l'Europe, et l'étroite amitié qui le liait au couple lui permit même, le moment venu, d'envisager sérieusement la perspective de vivre en dehors de la Russie. De plus, la présence quasi permanente des Viardot dans sa vie à partir de 1843 changea très certainement son regard sur l'Europe et sur ses habitants, et influença par le même l'évolution de la vision de l'altérité chez lui.

On notera aussi les voyages que Tourguéniev effectua à travers l'Europe dans les années 1840 et qui contribuèrent à la poursuite de sa découverte de l'étranger : non seulement il continua à approfondir sa connaissance des pays qu'il avait eu l'occasion de découvrir durant ses années d'études, l'Allemagne en particulier, mais il en profita pour parcourir, pour la première fois, la France et y séjourner longuement entre 1847 et 1850. Grâce à ces voyages, l'image mentale que Tourguéniev se faisait de l'Europe s'élargit, et la nature du regard jeté par l'écrivain sur l'Ailleurs changea de façon significative. Désormais, ce n'est plus en simple voyageur venu s'initier à la culture et au savoir européens que Tourguéniev parcourt l'Europe : ses lettres expédiées de l'Europe dans les années 1840 révèlent un observateur mûr et avisé, désireux d'une véritable immersion dans la culture européenne, s'efforçant de s'approcher au plus près des Européens, d'apprendre à les connaître et à les apprécier. Cependant, approfondir sa connaissance de l'Ailleurs – même si ce processus s'opère au cœur de l'espace à explorer – n'est pas synonyme d'*appropriation*, encore moins d'*acceptation* : à l'occasion de son immersion dans la vie française, Tourguéniev, mis pourtant dans des conditions idéales pour appréhender totalement les subtilités de celle-ci, ne sort jamais au fil de ses lettres de son rôle d'observateur, certes intéressé par ce qui se passe autour de lui, mais néanmoins toujours distant.

Les lettres de Tourguéniev dévoilent donc à présent une vision plus riche et complexe de l'altérité : elles sont remplies de références aux Autres, toutes nationalités confondues, même

si les réflexions sur les Allemands restent prépondérantes dans sa correspondance. Il est d'ailleurs curieux de constater à quel point Tourguéniev, alors en pleine immersion dans la vie française, apparaît plus proche des Allemands que des Français, ou en tout cas plus réceptif à leurs particularités, plus positifs dans ses commentaires épistolaires à leur sujet.

Sa connaissance du peuple allemand l'aide par ailleurs à mieux appréhender la vie française. Un nouveau mécanisme de la découverte de l'Autre – à partir d'un élément connu vers un élément nouveau – se met en place dans l'esprit de Tourguéniev qui, durant son long séjour en France, se livre dans sa correspondance à des comparaisons systématiques entre les Français, leurs habitudes, leur mode de vie, etc. et leurs voisins allemands qu'il connaissait bien. Malheureusement, cette comparaison n'est pas toujours avantageuse pour les habitants de la France qui peinent à convaincre Tourguéniev durant cette période. Dans ses lettres, celui-ci semble avoir bien du mal à voir les représentants de la nation française sous un jour favorable : leur caractère, leurs habitudes, leurs gestes du quotidien, leur rapport à l'art lui déplaisent. Plusieurs facteurs pourraient expliquer cette attitude négative de Tourguéniev envers les Français. D'abord, on sait que, durant les années 1847-1850, l'écrivain envisageait sérieusement de s'installer en France aux côtés de ses amis les Viardot. Cette perspective ne pouvait que déteindre sur l'attitude de l'écrivain envers ce pays qui, soudainement, de simple terrain de découverte, passait au statut de possible terre d'accueil. Dans ces conditions, la tendance à appréhender les lieux, les habitants, etc. de façon plutôt critique semble naturelle de la part de Tourguéniev. De plus, le moment qu'il choisit pour envisager son exil en France coïncide avec une période trouble dans l'histoire du pays, et les occasions de relever des détails et des moments critiquables ne manquaient pas alors autour de l'écrivain.

On ne peut qu'imaginer le dilemme auquel Tourguéniev dut faire face, aux alentours de l'année 1848, lorsque d'après ses propres aveux, il hésitait à s'installer définitivement en France. Entre la Russie de toutes les répressions qui fut celle de Nicolas I^{er} dans les années 1840 et la France qui traversait une période peu reluisante de son histoire, le choix devait paraître bien maigre au jeune écrivain. Des interrogations identitaires naissent d'une telle hésitation, et si les lettres de l'écrivain ne rendent nécessairement pas compte de celles-ci, ses œuvres en disent long, en revanche. Les drames de l'écrivain, tout comme ses nouvelles, sont peuplés d'étrangers, principalement des Allemands, sans doute en raison d'une meilleure compréhension de cette nation par l'écrivain à cette époque, mais aussi des Français qui semblent faire une timide entrée dans l'imaginaire de Tourguéniev, en pleine découverte de la France alors.

Qu'ils soient Allemands, Français, Grecs ou Italiens, les étrangers de Tourguéniev sont invariablement présentés dans ses œuvres comme des personnages hauts en couleur et quelque peu exotiques, en comparaison des Russes. Tourguéniev prend le parti d'assigner à ces étrangers un rôle très important quoique secondaire : mettre en relief la russité. D'une part, une telle démarche de la mise en altérité pour souligner la russité s'inscrit bien dans les enseignements de l'école « naturelle » que Tourguéniev soutenait à l'époque et qui prônait la mise en avant du caractère russe, de la vie russe, de l'homme russe dans toute sa diversité. Mais d'autre part, une telle approche correspondait sans doute aussi à l'état d'esprit de Tourguéniev homme : hésitant à s'exiler définitivement, il percevait les différences culturelles de manière particulièrement vive et le fait de parler de la vie russe et de chercher à cerner sa spécificité devait aider l'écrivain à mieux comprendre ses propres sentiments et d'appréhender sa propre identité culturelle. Cela explique en tout cas l'étonnante diversité de types russes qu'il créa dans ses œuvres : typiques et singuliers, authentiques et culturellement aliénés, faits de contrastes et très différents des Européens.

Cette constante recherche de la russité prend des allures d'une des manifestations de l'altérité chez Tourguéniev. Sa propre relation au monde russe, telle qu'elle transparaît à travers ses lettres et ses écrits, retient l'attention. Enfant de son temps, nourri principalement de modèles issus des cultures étrangères, de quelle culture Tourguéniev se sentait-il issu ? Certains de ses contemporains se posaient visiblement cette même question, comme Sergeï Aksakov qui, en 1851, commentait la pièce *Conversation sur la grand-route* en des termes suivants :

Мысль не без достоинства - отношения дрянного и в то же время довольно доброго помещика к дворовым людям; но скотина камердинер и философ кучер с тройкой лошадей и своими о них разговорами — денной грабеж Гоголя. К тому же, несмотря на некоторое дарование, Тургенев человек не русский, а иностранец, с любовью и любопытством изучающий русский народ; он набрался туземных орловских выражений и нанизал их на свою драматическую нитку: вышли, буквы без духа.⁶²⁶

Sergeï Aksakov était le chef de file des slavophiles et son commentaire de l'approche pratiquée par Tourguéniev dans sa pièce fut formulé dans un contexte de débats quant à l'avenir de la

⁶²⁶ Ю.Г.Оксман, « Комментарий: И.С. Тургенев. Разговор на большой дороге »// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том второй, *op.cit.*, с. 677 : *L'idée a un certain mérite : les relations d'un propriétaire, homme vil mais doté d'une certaine bonté, vis-à-vis de ses domestiques ; mais le valet de chambre abruti et le cocher philosophe avec sa troïka de chevaux et leurs conversations à ce sujet sont de patents emprunts à Gogol. De plus, aussi doué soit-il, Tourguéniev n'est pas un homme russe, mais un étranger qui étudie le peuple russe avec amour et curiosité ; il insère au fil de son œuvre dramatique certaines expressions locales originaires d'Orel : au final, la sève n'y est pas.*

Russie qui opposèrent les partisans du slavophilisme et les occidentalistes dont Tourguéniev faisait partie. Néanmoins, ce jugement appelle à la réflexion.